

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE CYCLOPEDIA

Vol. IV -- No 5
Samedi, le 8 Mai 1897

VIN MARIANI

Le plus efficace et le plus agréable des TONIQUES et des STIMULANTS

Rend la SANTE, la FORCE, l'ENERGIE, la VITALITE.



Vin Mariani est le tonique le plus actif que nous possédons et le seul qui n'échauffe pas. J'ai ordonné ce reconstituant magistral depuis 25 ans avec satisfaction, à moi-même et à mes patients.

Prof. CHAS FAUVEL, M. D., Paris, France.

LAWRENCE A. WILSON & Cie, Montreal,

Seuls Agents au Canada

UNIVERSEL

JOURNAL D'ILLUSTRATIONS

Paraissant une fois la semaine

ARTS, SCIENCES, VOYAGES, HUMOUR, SPORT, MODES

32 PAGES DE GRAVURES

DÉPOT GÉNÉRAL

22, Rue Saint-Gabriel,

Montreal.

5 CTS
LE NUMERO

LE CYCLOPAMA UNIVERSEL

JOURNAL D'ILLUSTRATIONS

Arts, Sciences, Voyages, Modes,
Humour, Sport

32 PAGES DE GRAVURES
CHAQUE SEMAINE

Le plus complet et le moins cher des
journaux illustrés du Canada.

ABONNEMENT :

1 an \$2.50 | 6 mois \$1.25

Payable d'avance

Imprimé et publié par

C. O. BEAUCHEMIN & Fils

Libraires, 256, rue St-Paul

AVIS—Adresser toute communication
concernant ce journal :

Le CYCLOPAMA UNIVERSEL

Bureau : 22, rue St-Gabriel, Montréal

N. LÉVEILLÉ

Marchand Tailleur

Employé pendant 18 ans à la maison
L. C. DeTonnancourt

138 1/2, RUE ST-LAURENT

MONTREAL.

Toujours en magasin un grand assorti-
ment de

Draps,

Casimirs,

Tweeds de première qualité,

ET DE

Patrons les plus nouveaux.

\$1,000 DE RECOMPENSE offertes
pour un sirop plus agréa-
ble au goût et qui guérira la

TOUX,

LES

RHUMES



Marque de commerce

MENTHOL COUGH SYRUP

ROY et BOIRE DRUG Co, Propriétaires

Efficace pour maladies pulmonaires

Manchester, N. H., 12 Jan. 1893.

Roy et Boire Drug Co, Messieurs :—J'ai fait
usage du **Menthol cough Syrup**, préparé
par Roy et Boire Drug Co., pour un grand nombre
de mes clients. C'est avec plaisir que je le recom-
mande comme remède infallible dans les cas de
toux opiniâtres.

E. BERNIER, M. D.,

Coin des rues Main et Amory.

En vente dans toutes les pharmacies et épiceries :

25 cts la bouteille

R. BEAUGRAND et Cie.

AGENTS GÉNÉRAUX pour le CANADA

222, 224, RUE ST-PAUL, MONTREAL

RELIURE

POUR LE

Cyclorama Universel

Bonne reliure en toile, couleurs
assorties, avec titre en or sur
plat :

40 cents le volume

Reliure Extra A 60, 75c et \$1.
LE VOLUME

— DU —

“Cyclorama Universel.”

C. O. BEAUCHEMIN & FILS, Propriétaires,

BUREAU : 22, RUE ST-GABRIEL,
MONTREAL.

PRIMES! PRIMES!

Pour encourager la formation de clubs parmi les lecteurs du **CYCLOPAMA UNIVERSEL** et contribuer par là à répandre davantage notre publication, nous offrirons des primes qui consisteront en articles variés, objets d'utilité ou de luxe, parfois d'une grande valeur. Nous commencerons par les offres suivantes :

Montre en Argent allemand valant \$3

C'est une jolie montre à remontoir qui est offerte au club de 2 abonnés d'un an, ou à toute personne nous procurant deux abonnements d'un an.

Comme équivalent, nous accepterons quatre abonnements de six mois pour cette prime.

FORMEZ DES CLUBS

Montre en Acier oxidé valant \$10

C'est une excellente montre à remontoir de fabrication française, anneau et couronne dorés, bon mouvement, tiendra bien le temps.

Cette prime sera donnée à tout club de 5 abonnés d'un an ou l'équivalent en abonnements de six mois.

La même prime est offerte à tout agent qui nous enverra cinq abonnements d'un an ou l'équivalent en abonnements de six mois.

Montre en Or valant \$25 garantie pour 15 ans

Cette prime est offerte à tout club de 15 abonnés d'un an ou à tout agent nous procurant 15 abonnements d'un an, ou l'équivalent en abonnements de six mois.

REMARQUES :— Ces primes sont offertes seulement pour les abonnés à être servis directement et non pour les acheteurs au numéro.

Les abonnements, dans tous les cas, sont invariablement payables d'avance :

Un an - - \$2.50

6 mois - - \$1.25

Les abonnés faisant partie d'un club pourront s'entendre entre eux pour le tirage de la prime au sort.

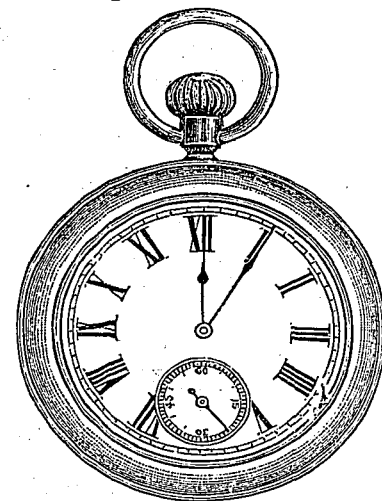
Adressez toute communication :

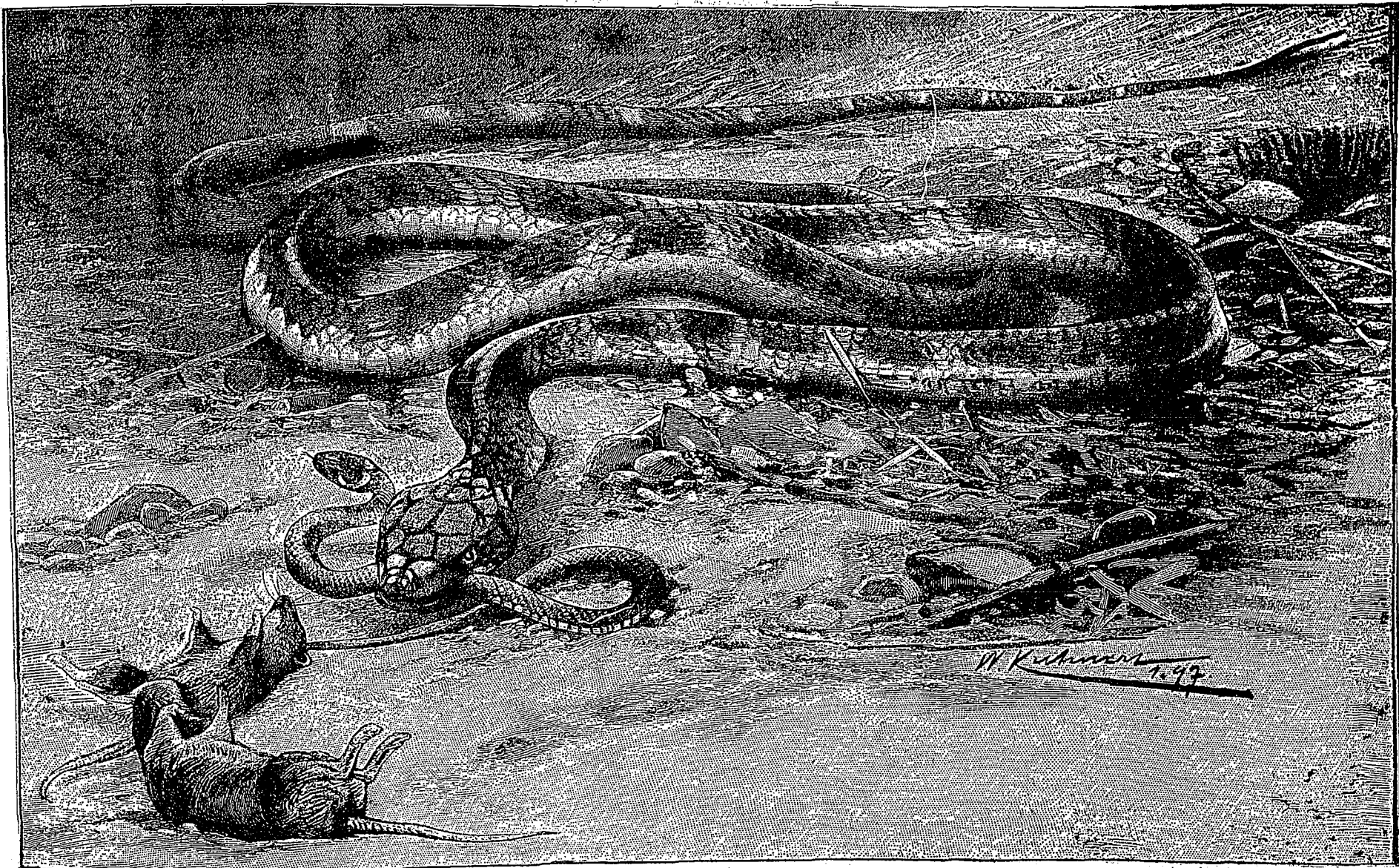
“LE CYCLOPAMA UNIVERSEL,”

22, rue Saint-Gabriel, Montréal.

ou à

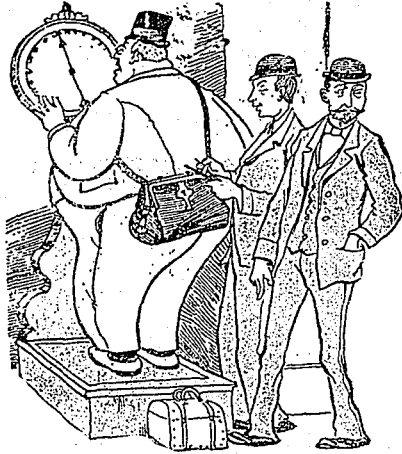
C. O. BEAUCHEMIN & FILS, Libraires-Éditeurs,
256, rue Saint-Paul, Montréal.





BEAUX ARTS — UN SERPENT MONSTRE

AUSSI LOURD



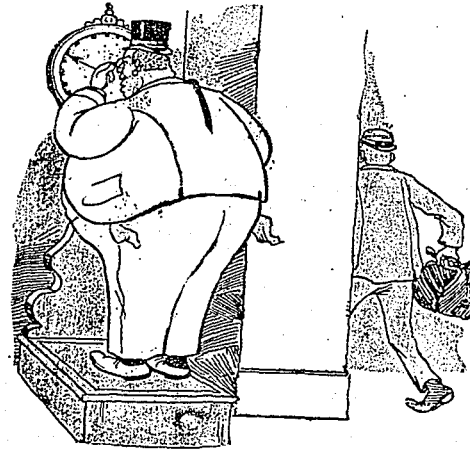
I — Quoi ! malgré mon traitement, je ne pèse pas moins lourd... ça doit être une erreur !

FANTAISIE

La patère porte manteau.
 L'enseigne porte drapeau.
 Le carnet porte feuille.
 Un crayon porte mine.
 Une boîte porte allumettes.
 L'épinard porte graines.
 Une bourse porte monnaie.
 Une arme porte respect
 La carcasse porte plume.
 L'homme de peine porte faix.
 Le marchand ambulante porte balle.
 Le geolier porte clefs.
 Le curé porte chappe.
 La reine porte couronne.
 L'instrument porte voix.
 L'officier du roi porte arqubuse.
 L'étui porte pipe.
 Le garçon de banque porte sacoché.
 Le riche porte envie.
 Le trinqueur porte un toast.
 Et cette fantaisie... vous porte sur les nerfs.

Bonheur conjugal et maternel.
 Madame Conseil — Mon Dieu ! ma chère enfant, quelle mine désespérée vous avez ! Qu'y a-t-il donc ?
 Madame Letrembleur. — Ce qu'il y a ! Il y en a assez, je pense ; oui il y en a assez pour mener une femme au tombeau à force de chagrin. Quand Jean est endormi, il ronfle ; quand il ronfle, il éveille bébé. Quand bébé s'éveille, il crie. Quand il crie, il éveille Jean. Quand Jean est réveillé, il se met à jurer, et à eux d'eux, ils me font une vie comme personne ne pourrait la supporter.

PLUS LEGER



II — Ah ! en effet, une simple erreur. Du reste je me sens ...

Le capitaine d'un navire étranger ayant sauvé un vaisseau turc, on demandait à Fuad-Pacha, ministre de la marine en Turquie, quelle récompense devait lui être attribuée.

— Si c'est un Français, répondit Fuad-Pacha, donnez-lui la croix ; si c'est un Anglais... donnez-lui mille livres !

Il y a phrases concises qui en disent plus qu'un volume de psychologie.

Le régisseur. — Monsieur Lourdaud, vous prendrez le rôle d'Alonzo.

M. Lourdaud. — Mais je ne connais pas la pièce ! Croyez-vous, qu'à l'improvvisu, je pourrais savoir mon rôle de manière à plaire au public ?

Le régisseur. — Mais oui !... vous mourez à la première scène.

Le petit Bob. — Il me semble que plus elles vont, plus les grandes personnes deviennent gauches.

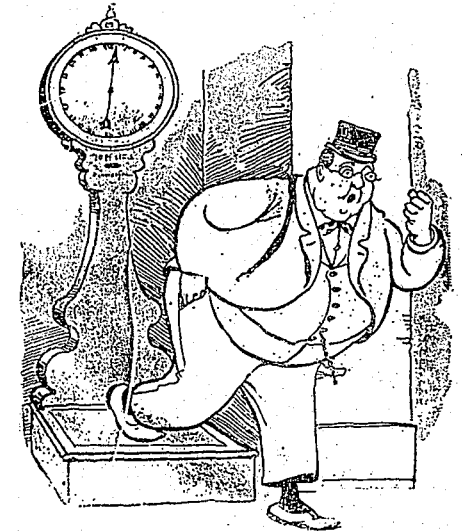
Maman — Comment cela ?

Petit Bob. — Je peux lacer les patins de ma sœur Jeanne en deux minutes, tandis qu'il faut au moins une demi-heure à M. Bienfait.

Au début

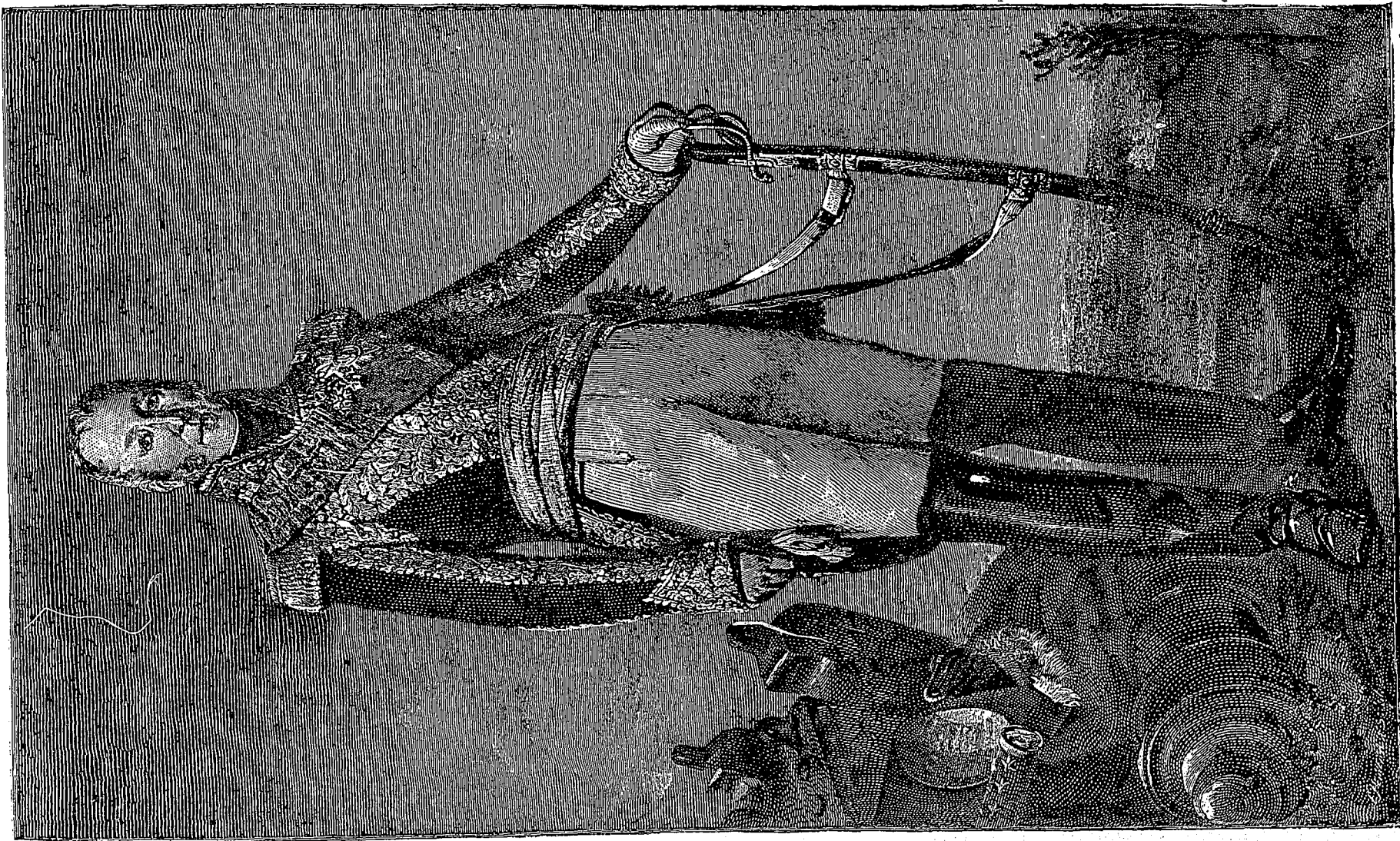
Pas de souffrances inutiles, si vous prenez, au début de votre rhume, du Baume Rhumal, le célèbre spécifique français.

TROP LEGER

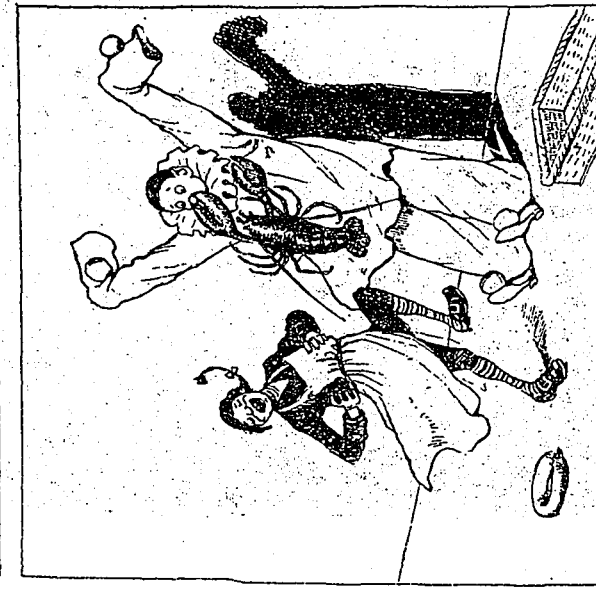
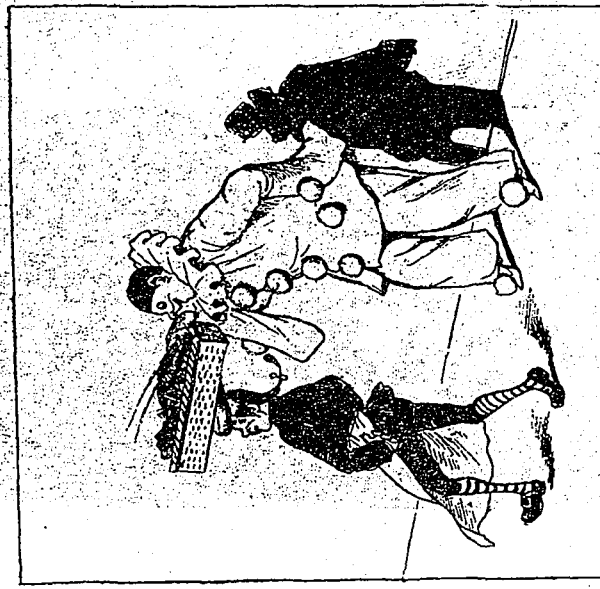
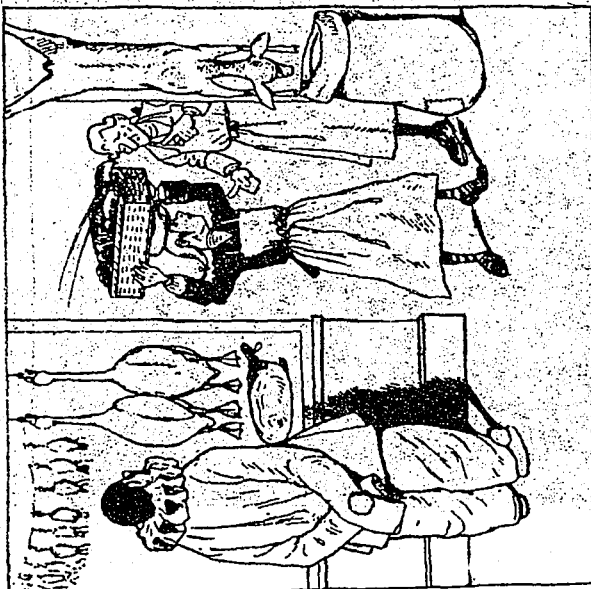
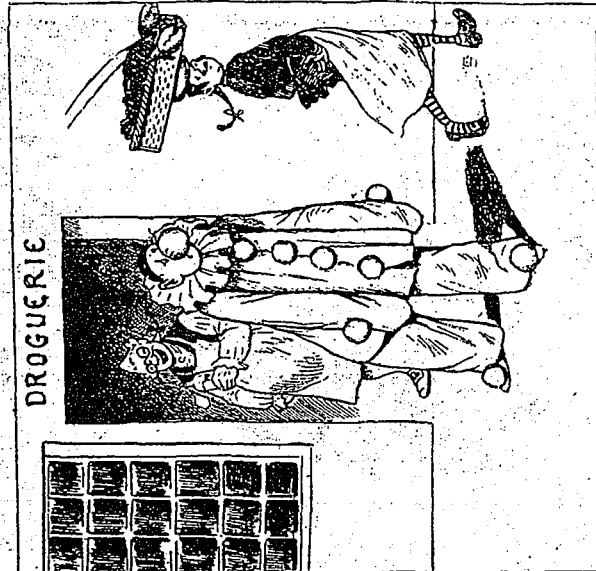
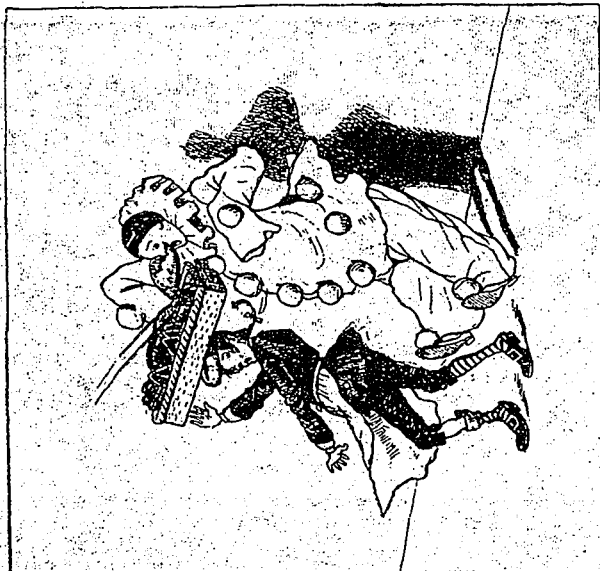
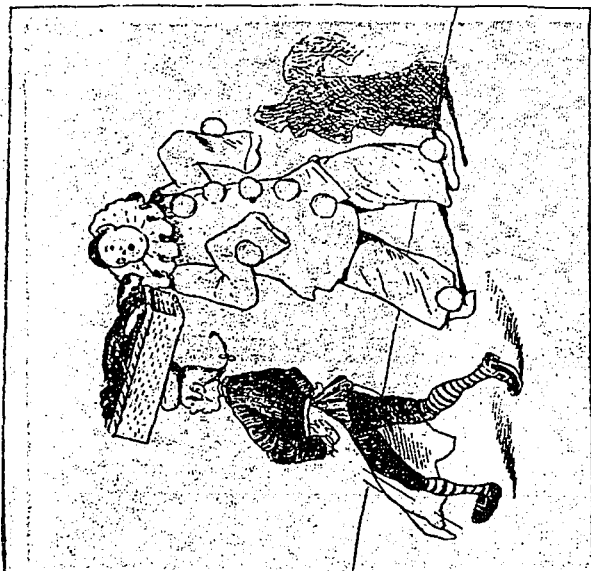


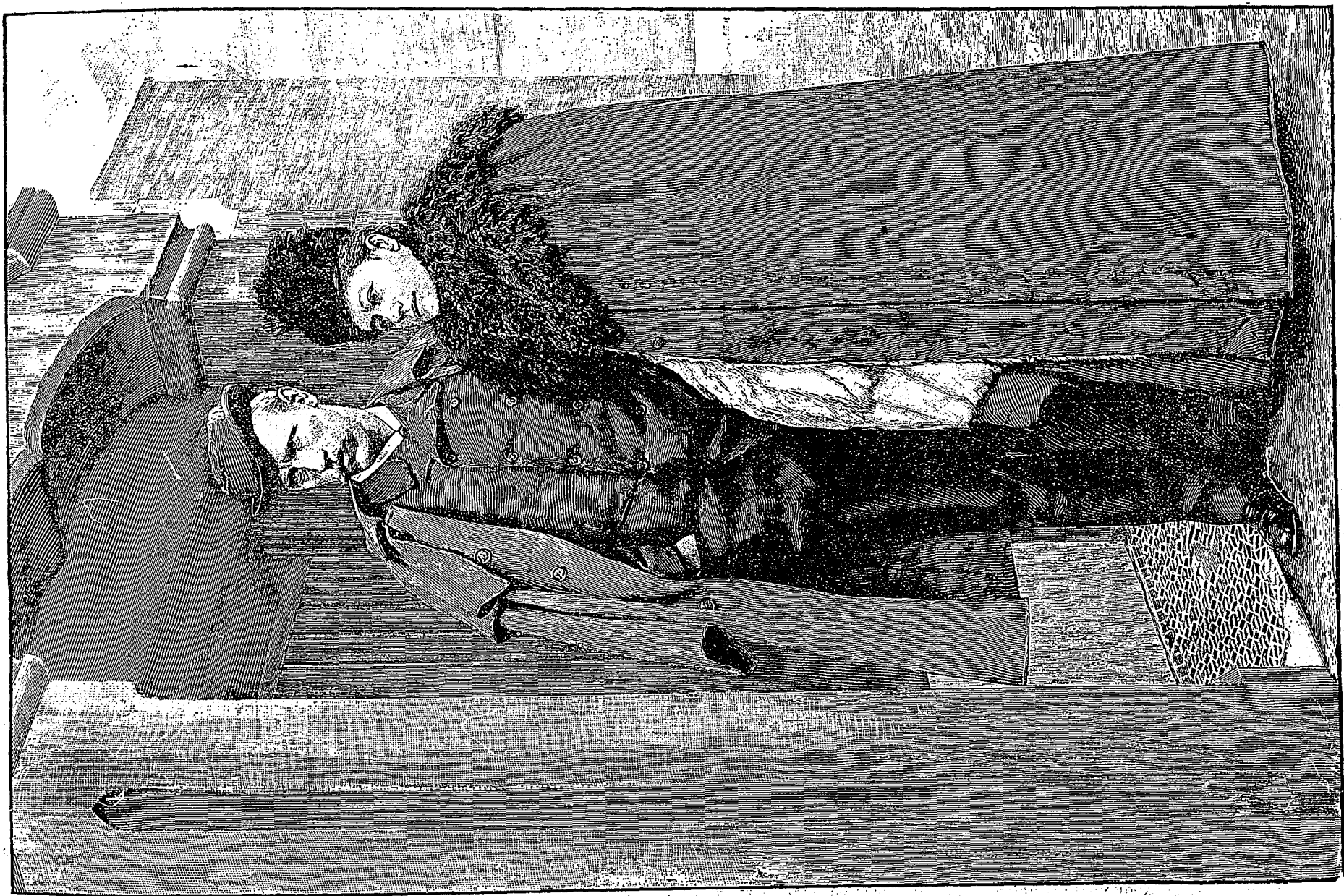
III — ... beaucoup plus léger. Oh ! les voleurs ! ...

HISTOIRE POPULAIRE DE NAPOLEON



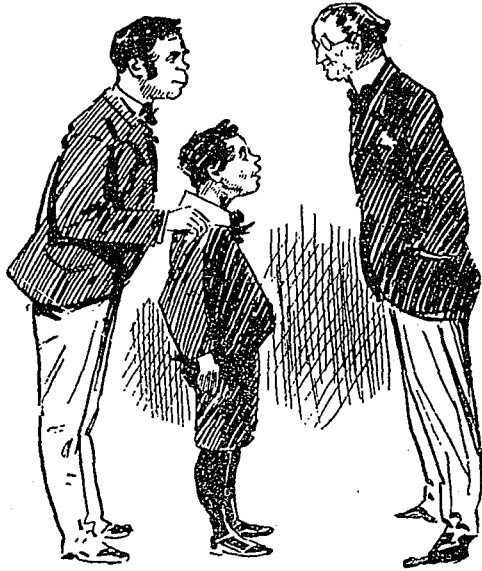
EDOUARD-ADOLPHE-CASIMIR-MORTIER, DUC DE TRÉVISE





L'EXPLORATEUR FRIDTJOF NANSEN ET M^{ME} NANSEN

MOINS DE RISQUE POUR LA PAIE



—“Oui, docteur, j'ai décidé de le vouer à la médecine, parce que cela ne fait pas de différence qu'il tue ou guérisse, il a toujours droit à ses honoraires.

—Mad. Jeanson, en toute confiance—Savez-vous que mon bébé est le plus joli qui soit au monde ?

—Mad. Lamis—Ah ! mon doux, quelle coïncidence !... le mien aussi.

—M. Forligné—Je suis fier de pouvoir dire que mon grand-père a fait sa marque dans le temps.

—M. Fierdelui—Fort bien, mais il n'était pas, je suppose, le seul homme de ce temps-là à ne pouvoir écrire son nom.

—La délicatesse est le sourire du cœur.

—EDOUARD GALLOO.

—Arrachez-vous les dents pour rien, monsieur ? demande au dentiste un vagabond à mine patibulaire.

—Non, répond le dentiste poliment, mais j'ai un bouledogue qui les insère gratuitement.

—Je n'attendrai pas pour le consulter, grommèle l'intrus en disparaissant.

—Il en est du monopole comme d'un bébé : un homme s'y oppose en principe... jusqu'à ce qu'il en ait un à lui.

NAIVETÉ



—Le Caissier—Je vous répète que votre pièce est mauvaise.

—Voyons, ce n'est pas possible, elle est datée de 1873... on s'en serait bien aperçu depuis le temps !...

BIEN FÉMININ



—Mme Jones—Pourquoi ne m'as-tu pas dit que je voyageais le dos tourné à la locomotive ? Tu sais comme cela me mets à l'envers !

—M. Jones—Mais, ma chère, tu n'es pas à l'envers !

—Mme Jones—Cela n'y fait rien ; je le serais si je l'avais su.

—Hélène, savez-vous si Georges est revenu de l'école !

—Oui, madame ! répond la servante.

—Où est-il ?

—Je ne l'ai pas vu.

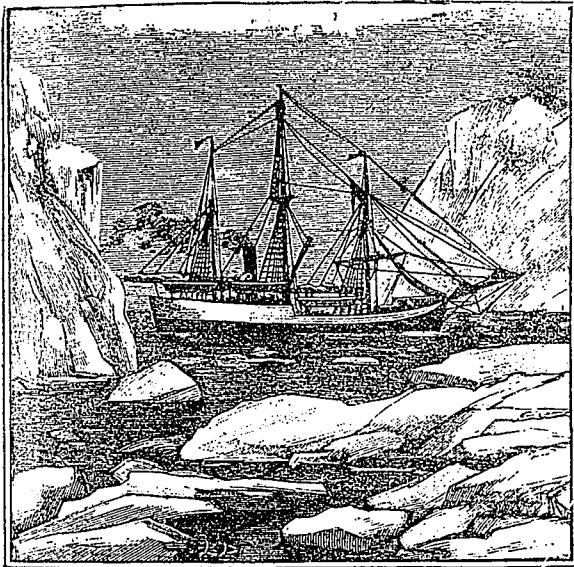
—Comment savez-vous alors qu'il soit de retour ?

—Parce que le chat est caché sous le buffet.

Ils sont à plaindre

—On plaint les pauvres malades atteints de gros rhumes ; pourquoi ne pas leur procurer un soulagement immédiat en leur faisant prendre quelques doses de **Baume Rhumal** qui les guérira rapidement.

—Seulement 25 cents la bouteille.



"LE FRAM" NAVIRE DE NANSEN

VERS LE POLE

Voici en quels termes Nansen fit part à la Société de Géographie de Christiania de son projet d'aller au pôle nord :

"Il y a une route pour parvenir, sinon au pôle mathématique, du moins dans son voisinage immédiat : c'est celle de la *Jeannette*.

"Si la *Jeannette* avait été un navire capable de résister aux assauts de la glace ; si, en même temps, elle avait eu à bord des provisions en quantité suffisante, en trois ans elle aurait atteint le pôle pour regagner ensuite, saine et sauve, les rivages du Groenland, le monde habitable et civilisé.

"La preuve, c'est que de chétifs débris ont accompli ce trajet. Les culottes, la casquette, les papiers ramassés sur un glaçon près de Julianehaab ont vu le pôle de plus près que ne l'ont vu Markham et Lockwood et que

ne le verront jamais ceux qui s'obstineront à adopter le même chemin qu'eux.

"Car la banquise arctique n'est pas une immobile calotte glacée : elle dérive lentement et régulièrement de l'océan arctique Sibérien à la mer du Groenland, sous la double influence d'un courant marin et de vents, sinon constants, du moins dominants, qui suivent la même direction. Et c'est cette dérive qui a fait reculer Parry, qui a arrêté Lockwood, Markham et tant d'autres, partis du Groenland.

"Donnez-moi un navire apte à cette navigation point encore essayée ; un navire en quelque sorte amphibie, spécialement construit pour la mer congelée comme les vaisseaux ordinaires le sont pour la mer liquide, susceptible de lutter victorieusement contre les convulsions et les pressions de la banquise comme les bâtiments les plus vulgaires se défendent contre les chocs des vagues et contre la tempête, — et ce navire-là n'est pas un mythe, je suis prêt à le construire ; — donnez-moi un équipage de choix, peu nombreux mais d'une endurance éprouvée ; donnez-moi l'équipement et les approvisionnements indispensables ; donnez-moi des canots, des traîneaux et des chiens pour parer à toute éventualité, — car nul, quand il s'embarque pour voyager sur la glace ou sur l'eau libre, ne peut répondre qu'il ne naufragera pas ; — donnez-moi en un mot les moyens de partir dans les conditions favorables requises, et les couleurs norvégiennes flotteront sur la mer ou sur la terre polaire plus loin que n'ont jamais flotté couleurs d'aucun pays ; et nous reviendrons après avoir couvert de gloire notre pays, tous sains et saufs, le navire, l'équipage et moi-même."

Ceux qui n'en ont pas conservé le souvenir, imaginent du moins aisément quel bruit firent par le monde les paroles du Dr Nansen. Tandis qu'en Europe et en Amérique, géographes, météorologistes, amiraux discutaient, objectaient, protestaient, la Norvège s'enthousiasma.

Le 30 juin 1890, le *Storthing* norvégien vota un crédit de 277,800 francs (200,000 kroners), qui fut porté un peu plus tard à 380,000 francs. Le roi de Norvège (le roi de Suède et Norvège est, pour les Norvégiens, roi de Norvège seulement, comme l'empereur d'Autriche, pour les Hongrois, n'est que roi de Hongrie), le roi Oscar II donna 20,000 kroners (27,780 francs). L'enthousiasme et le patriotisme firent le reste, et l'argent norvégien fut seul accepté.

Finalement, le total des souscriptions et les dépenses



DANS LES GLACES

CAMPEMENT DE NANSEN ET DE SES COMPAGNONS

s'équilibrèrent au chiffre de 617,186 francs, le prix du navire représentant plus des trois cinquièmes de cette somme.

Nous avons des défauts de rechange ; nous reprenons l'un en quittant l'autre ; nos conversions sont des recluses.

G.-M. VALTOUR.

—Je n'aime pas à vous déranger, Pap ; mais, vraiment, je voudrais savoir....

—Voyons, quoi, encore ?

—Comment il se fait que les jeunes poissons ne se noient pas, avant de savoir nager ?..

EST-CE ASSEZ CHIC ?



— "Pour être au point, je le suis. Cette toilette est la dernière nouveauté sortie; c'est un costume genre "Benin."

Le mari (de mauvaise humeur et mâchonnant un cigare). — Jeanne, j'ai rencontré un homme qui m'a dit qu'il a été fiancé avec toi jadis.

La femme (réveuse). — Lui as-tu demandé son nom ?

Le mari. — Pourquoi faire ?

La femme. — Comment veux-tu alors que je te dise si c'est vrai !

— Jé suppose, Monsieur Lesimple, que vous vous trouvez honoré d'avoir un noble pour gendre ?

M. Lesimple. — Non. Je pense que la plus grande partie de l'honneur vient de mon côté.

L'ami. — Comment cela ?

M. Lesimple. — J'ai déjà honoré cinq ou six traites de lui en dix jours.

UNE COMMISSION BIEN FAITE



— Justine, allez donc dire à mon bureau que je ne peux pas venir aujourd'hui, je suis malade. Vous direz ça au sous-chef, vous verrez bien, un vieux, très laid.

— M. Carotin ne peut pas venir aujourd'hui; il m'a dit de le dire au sous-chef, un vieux très laid; lequel que c'est de vous deux ?

Le snob ne comprend rien à ce qu'il fait profession d'admirer : le snobisme finit où la compréhension commence.

RENÉ DOUMIC.



... Les cyclopes !...
qu'est-ce que vous me parlez des cyclopes ? Moi, Monsieur, je me suis vu regarder avec trois yeux par le même homme !!!

... Parfaitement ! En Afrique, un sauvage qui dardait ses deux yeux sur moi et son pied où se trouvait un œil de perdrix. Et ça fait trois, bagasse !...

C'est possible

Prise à son début, la consommation put être guérie par un traitement judicieux et l'emploi du Baume Rhumal dont les propriétés merveilleuses et l'efficacité sont reconnus par tous. Les médecins le recommandent à tous ceux qui sont atteints d'affections de la poitrine.

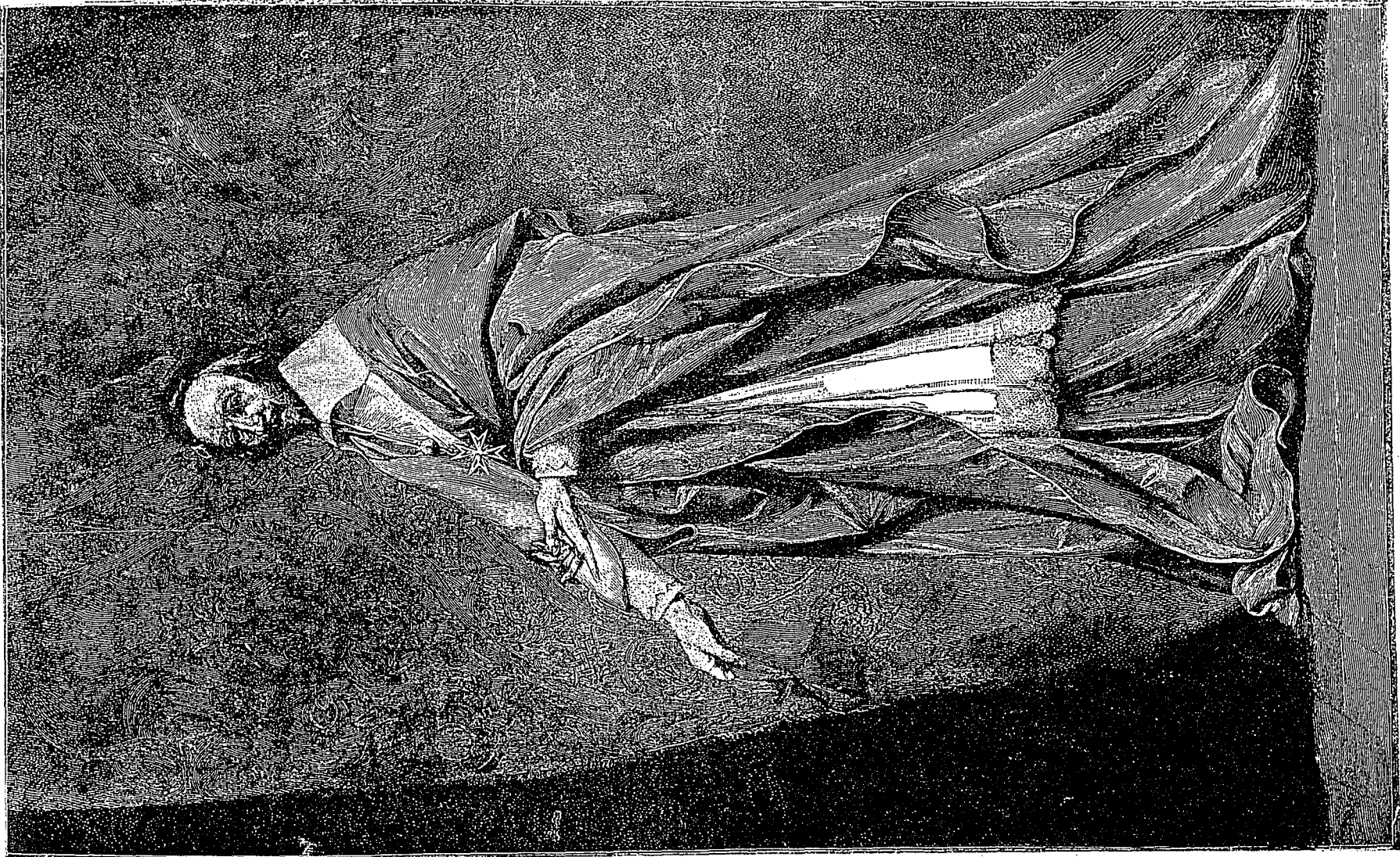
M. Bougonneau. — Je voudrais être autruche ! Au moins, je pourrais manger les gâteaux que vous faites : ce qui m'est impossible.

Mme Bougonneau. — Je voudrais, moi aussi, que vous fussiez autruche; comme cela j'aurais au moins quelques plumes pour mon chapeau.

ENTRE COCHERS

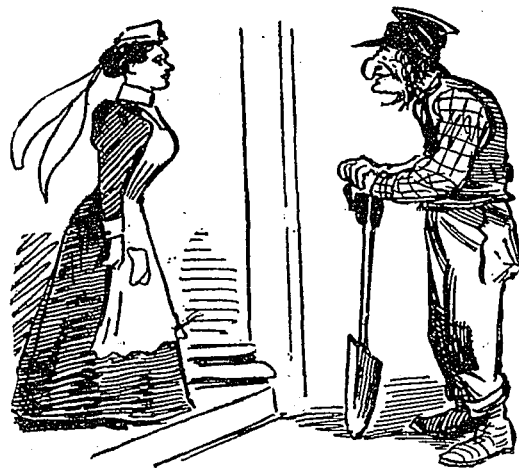


— T'inquiète pas, mon vieux; l'automobilisme, ça n'arrivera pas, parce que c'est contraire à l'hygiène, alors qu'on ne mangerait plus que de la viande de cheval !...



RICHELIEU — D'APRÈS PHILIPPE DE CHAMPAIGNE

IL FALLAIT UNE GRUE



—M. Robichon, venez donc nous aider à transférer Mad. Grosminet dans le salon ?

—Pas de danger !... dites-lui que je suis engagé ici pour faire lever des plantes et non pour lever des éléphants.

Idylle fin de siècle :

Amélie—Ne jure pas par la lune, l'inconstante lune.

Auguste—Alors sur quoi promettre ?

Amélie—Jure-moi fidélité sur ce à quoi tu tiens le plus, sur quelque chose sans lequel tu ne pourrais vivre.

Auguste—Alors, Amélie, je t'aime ! je le jure sur mon bicycle.

—As-tu complété cette histoire à laquelle tu travaillais ?

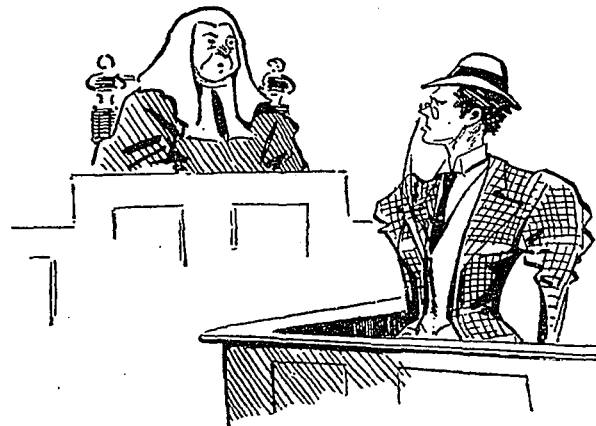
—Oui, fut la réponse du littérateur en herbe.

—Tu étais indécis quant à sa conclusion, a-t-elle un dénouement heureux ou malheureux ?

—Malheureux ; l'éditeur refuse de la publier.

En politique, la plus sûre manière de cacher ses desseins, c'est quelquefois de les dire tout haut.

EST-CE UNE ERREUR JUDICIAIRE ?



Son honneur, sévèrement — Faites décoiffer cet homme !

Mlle Cyclette, indignée—Je ne suis pas un homme !

Son honneur, sotto voce—Et je ne suis pas juge !...

DISTINGUONS



—Vous avez dit à papa que vous gagniez \$600. par année à votre bureau ?

—Oui, et il a dit que cela le surprenait ; il savait, dit-il, que j'avais \$600., mais il était étonné d'entendre dire que je les gagnais.



—On me dit, Marianne, que je commence à avoir le dos rond.

—Ce n'est pas étonnant avec cette puante et lourde pipe !...

Conférencier—L'oxygène, messieurs, est essentiel à l'existence du règne animal ; il n'y aurait pas de vie sans lui. Etrange à dire, ce gaz n'a été découvert qu'il y a un siècle, quand...

Jeune dame—Qu'est-ce qu'on faisait avant qu'il fut découvert ?

Etrange à ajouter : le conférencier n'était pas préparé à cette question.

Dans la coulisse :

—Mon pauvre vieux père m'a souvent imploré de ne pas devenir un acteur.

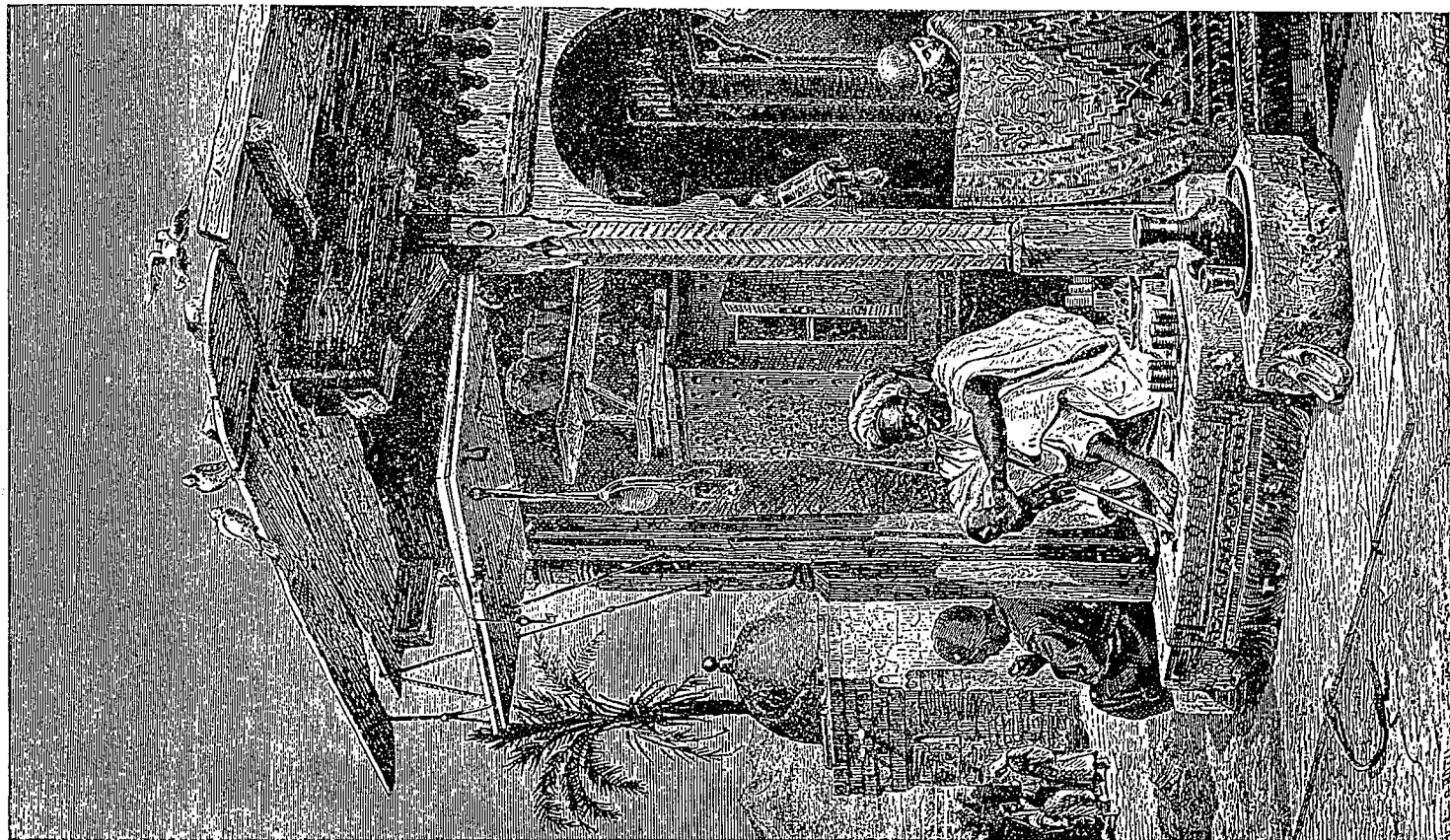
—Et vous lui avez obéi !...

Une lettre, c'est de la parole à distance.

H. DE RÉGNIER.

JÉRUSALEM

SOUVENIR D'UN VOYAGE EN TERRE SAINTE



UN BAZAR A NAPLOUSE

JERUSALEM

SOUVENIR

D'un Voyage en Terre Sainte

CHAPITRE III

(Suite)

Le lendemain, 9 mai, il faut être debout de grand matin, pour qu'on puisse lever le camp. Cette opération est d'une importance capitale pour les Arabes, qui s'en acquittent avec zèle. Il faut avoir vu lever un camp en Orient pour se faire une idée de ce spectacle. Une douzaine d'Arabes accourent en criant autour d'une tente ; en un instant tout est enlevé, emballé avec un ordre parfait, chargé sur les chameaux et les mulets, qui partent toujours les premiers. Cette rapidité est nécessaire, car il faut que le camp nous précède et que tout soit installé, au prochain campement, avant l'arrivée des pèlerins.

Ce jour, le départ fut d'autant plus laborieux, qu'une partie de la caravane doit se diriger vers Kaïffa, l'autre vers la Samarie. Cette dernière se compose de plus de cinq cents pèlerins. Ceux qui se rendent directement à Jérusalem en passant par Jaffa partent les premiers ; les autres se mettent en quête de leurs montures : un temps considérable se passe avant que la seconde colonne puisse s'ébranler.

Quelques cavaliers peu discrets s'étaient emparés des bons chevaux destinés aux pèlerins de Samarie ; impossible de réclamer : ils sont trop loin. Le soleil, déjà très haut, est brûlant. Il faut se contenter de la première monture venue, pour ne pas rester en arrière.

Après avoir descendu une côte rapide, nous entrons dans une plaine ; soudain mon cheval s'élançait au galop : il est comme affolé. Vainement je cherche à le retenir : debout sur ses pieds de derrière, il me lance par terre, mais sans me faire aucun mal. En trois minutes je suis en selle, rendant grâce à Dieu de m'avoir préservé de tout grave accident.

Ce n'est pas cette seule fois pendant la route que j'ai senti l'intervention de la protection divine. Comme l'a dit notre dévoué directeur, pendant ce voyage miraculeux on recevait d'innombrables coups de pied, on tombait dix fois de cheval, sans éprouver d'autre mal que quelques légères contusions. Afin de ne plus m'exposer aux caprices de ma monture, je pris un *moukreb*, qui la conduisit par la bride.

Cette méchante bête lui mordait ses jambes nues, et le pauvre Arabe n'avait d'autre moyen de défense que de lui cracher dans l'œil, ce qui la calmait momentanément. Au prochain campement M. Cook fils me fit donner un excellent cheval, ayant le pas long et doux, et qui a fait mes délices pendant tout ce voyage.

Notre première étape de Samarie a été longue et fatigante ; mais notre âme était inondée de joie en suivant la route parcourue si souvent par le divin Sauveur. Là tout nous parlait de sa bonté, de sa miséricorde. Dans d'autres pays, chaque localité est marquée par les exploits des grands hommes ; en Palestine, chaque montagne, chaque vallée raconte l'amour et la puissance du Seigneur.

Nous arrivons dans l'immense plaine d'Esdreton, qui est d'une fertilité prodigieuse. Elle est couverte de prairies, d'orge, de blé ; pas un arbre n'en rompt la ligne. Quand le vent fait onduler ses champs, c'est une pleine mer de moissons.

Nous saluons en passant le Thabor, qui s'élève à notre gauche, et la ville de Naïm, où nous croyons voir Jésus ressusciter le fils de la pauvre veuve qui marchait désolée derrière le cercueil. Nous apercevons aussi le petit Hermon. Derrière cette montagne se cache Dothain. C'est là que Joseph, envoyé par Jacob à ses frères, les trouva ; ce fut dans cette vallée, qui se relie aux bords de la mer par la plaine d'Esdreton, que ses frères le vendirent aux marchand ismaélites.

Nous passons près des ruines d'un ancien château-fort construit par les croisés. A midi, nous faisons halte à El-Foulch, pour le déjeuner, servi par terre sur des tapis et en plein soleil : nulle part un arbre pour nous donner de l'ombre, et le temps avait manqué à l'agence Cook pour faire dresser les tentes servant de salle à manger, comme elle en avait l'intention.

En attendant l'arrivée des différents groupes de pèlerins, on récite le chapelet, et le R. P. Picard nous donne quelques avis. Après le déjeuner, pendant que d'autres pèlerins prennent un peu de repos, nous visitons un village arabe, situé sur une colline, à peu de distance

de notre campement : c'est El-Fouleh, composé de misérables huttes en terre, et de quelques rues étroites et escarpées.

Toute la population bariolée et déguenillée nous entoure en criant *hadji bakchiehe*. Nous entrons chez le cadî (maire). Sa demeure est un peu plus spacieuse et moins malpropre que celles de ses administrés, qui partagent leur gîte avec l'âne, les poules et certain animal que les Juifs ne mangent point.

A deux heures, la caravane parcourt de nouveau la route fleurie de la Samarie. Le soleil dardant ses rayons sur nos têtes, les visages se colorent ; mais l'aspect de cette belle nature qui nous environne nous console de la chaleur et de la fatigue. Toutes ces chaînes de la Samarie sont riantes ; quelques villages se cachent dans leurs replis.

C'est dans ce pays que le Sauveur guérit les dix lépreux ; un seul revint sur ses pas pour rendre grâces ; c'est le Samaritain.

Nous traversons une large vallée et un torrent desséché : ce pays s'appelle la *vallée aux Voleurs*. Sous des bois d'oliviers dont le vent argente les feuilles, sont assis quelques bergers arabes, leur long bâton appuyé contre l'épaule, près de leurs chèvres et chevreaux qui paissent à l'ombre : partout une luxuriante végétation de magnifiques figuiers aux troncs séculaires.

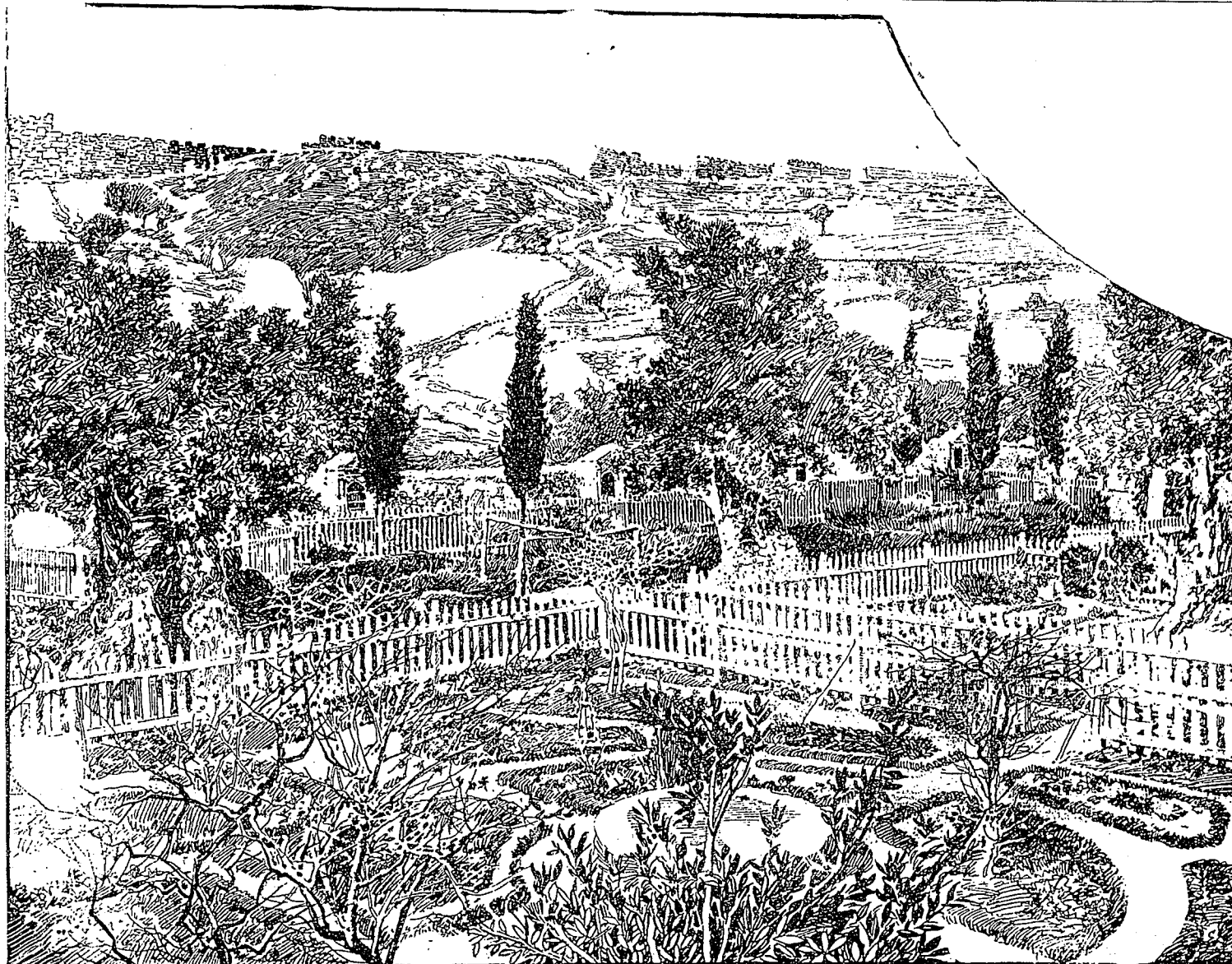
Un long défilé nous mène à Djennin. La ville s'appuie contre la montagne de Guilboeh, où furent tués Saül et Jonathas.

La population de ce pays est très mauvaise et hostile à l'étranger : on ne peut s'y hasarder sans escorte. Les gendarmes turcs, qui marchent toujours à la tête de la caravane et la garde pendant la nuit, reçoivent un renfort de tout un détachement de soldats, pour nous préserver d'une attaque nocturne des Bédouins.

V

CAMPMENT DE DJENNIN

Nous montons deux à deux et en silence les rues escarpées et étroites de Djennin. Les habitants, sur le seuil de leurs portes, nous regardent avec insolence. Les hommes comme les femmes ont une grande beauté de formes, de traits, d'attitude, mais aussi une fierté dédaigneuse. On peut leur appliquer le proverbe :



JÉRUSALEM — LE JARDIN DE GETHSEMANI

“ Belle mine, mauvais cœur. ” Ils sont insolents toujours, et voleurs quand ils peuvent. Pourtant le pacha a employé d'énergiques moyens pour réprimer leurs brigandages.

En descendant au campement, nous jouissons d'un admirable panorama, doré par les feux du soleil couchant. Djennin, avec ses coupoles, son minaret, ses maisons à toits plats étagées sur la pente, ses palmiers, ses grenadiers, sa blancheur, présente tous les caractères qui constituent la physionomie des villes d'Orient.

Après huit heures de cheval, nous arrivons au campement juste pour le dîner, servi aux grandes tentes, disposées en salle à manger. Les drogman et agents de Cook se montrent, comme toujours, attentifs et empressés pour servir les pèlerins affamés et exténués. Après avoir assisté à la prière du soir et entendu l'ordre du jour pour le lendemain, nous n'avons rien de plus pressé que de gagner notre tente, car nous mourons de fatigue et de sommeil.

Le matin, à quatre heures et demie, la clochette retentit autour des tentes pour réveiller les pèlerins, forcés de quitter leurs chères couchettes pour ne pas s'exposer à faire leur toilette en public, car les Arabes attendent avec impatience le moment où ils peuvent enlever les tentes.

Ce jour, nous devons faire une longue étape, et il n'y a qu'une seule messe, célébrée par le R. P. Picard, qui nous adresse une courte mais touchante allocution. L'autel est érigé sur une éminence, au milieu du camp. Rien de plus saisissant que le spectacle du saint sacrifice et des pèlerins prosternés au milieu de ce pays infidèle. Les musulmans eux-mêmes en paraissent impressionnés.

La veille, on se proposait de prendre la photographie du campement et de la ville de Djennin ; mais le gouvernement de ce pays est très ombrageux, et l'officier des soldats turcs s'oppose formellement au projet des artistes, qui sont forcés d'y renoncer. Le lendemain, pendant qu'on organise le départ, nous cherchons à nous dérober aux yeux d'Argus de nos cerbères musulmans, et nous prenons en cachette, près de notre cheval, le croquis désiré.

Le moment le plus laborieux et le plus redouté de notre voyage par la Samarie est toujours l'organisation du départ. L'avant-garde est en selle, quand la plupart des pèlerins s'agitent encore en tous sens pour retrouver leurs montures. Une fois prêt à partir, il ne faut pas peu d'adresse et de précautions pour ne pas se laisser

désarçonner par un cavalier novice ou par un mulet chargé d'un matelas.

On entonne le *Magnificat* au moment de quitter le campement, et les pèlerins, remplis d'une sainte joie, affrontent courageusement la fatigue et le soleil.

Nous passons par une étroite vallée, pleine de grandes herbes, de moissons vertes, d'oliviers en fleur, qui croissent par groupes au milieu des épis. La Palestine n'est pas stérile, comme nous nous l'étions figuré. Les cultures dans toute la Samarie remontent de la vallée aux montagnes, et descendent de la montagne à la plaine. Partout, sur les hauts pâturages, des troupeaux de chameaux, de chèvres, de moutons à large queue.

La route que nous parcourons est célèbre dans l'histoire sacrée. Les apôtres annonçaient Jésus-Christ par toute la Samarie ; et Simon le Magicien, voyant les miracles opérés par le Saint-Esprit, offre à saint Pierre l'argent dont le prince des apôtres a dit : “ Qu'il périsse avec toi ! ton cœur n'est pas droit devant Dieu. ”

Nous entrons dans la plaine de Safet, l'ancienne Béthulie, où se trouvait le camp d'Holopherne. Judith, une des gloires du peuple de Dieu, s'y dévoua pour les Israélites, en les délivrant de leur redoutable ennemi. Très honorée pendant sa vie, elle fut ensevelie à Béthulie, dans le tombeau de son mari, mort d'un coup de soleil pendant la moisson.

Nous passons au pied des murs de Béthulie, qui est encore fortifiée. Dans cette même plaine, l'émir Béchir battit autrefois les Arabes de la Palestine, qui ne voulaient plus payer d'impôts et qui prétendaient en lever d'arbitraires sur les passants.

VI

SÉBASTIEH (SAMARIE)

Voilà Sébastieh : une montagne basse, isolée, richement couverte de cultures exubérantes, inondée par les blés et les mûriers de la vallée, couronnée d'oliviers, gardée par une triple ceinture de nopals, dont les vieux troncs s'avancent sur le chemin et les feuilles s'entourent d'une auréole de fleurs dorées.

Elle porte au front la ruine de son église de Saint-Jean, et tout autour de sa cime, comme un bandeau royal, les colonnades, encore debout, dont l'a paré Hérode. Cette église, bâtie par les croisés, n'a conservé que quelques pans de murs et les assises, formées de

blocs énormes provenant probablement de quelque construction juive.

Notre caravane s'est arrêtée une demi-heure à Sébastieh ; mais les derniers arrivés n'ont pu profiter des intéressantes explications du savant frère Liévin, ni admirer les ruines. Les colonnes, d'abord ensevelies, couchées, puis droites, rangées en longues files, dessinent un immense cercle autour du sommet de la montagne ; du côté opposé, trois ou quatre rangs encore debout semblent indiquer l'emplacement d'un temple.

Le frère Liévin dit qu'on ne sait rien de positif sur l'authenticité du tombeau de saint Jean-Baptiste. Nous ne lisons dans l'Évangile que ces quelques mots : “ Ses disciples emportèrent son corps et l'ensevelirent. ” (S. MATH, XIV, 12.) Mais nous voyons, par la profanation commise sous le règne de Julien l'Apostat, que personne, pas même les gentils, ne doutait que le saint précurseur ne fût enseveli à Sébastieh.

Les païens qui à cette époque habitaient cette ville, excités par la haine que l'empereur Julien portait aux chrétiens, violèrent le tombeau de saint Jean-Baptiste et jetèrent au loin ses ossements. Ils les recueillirent ensuite pour les brûler avec des os d'animaux ; ils en mêlèrent les cendres avec de la poussière, et les répandirent dans les champs.

Pendant Dieu ne permit pas que ces saintes reliques fussent totalement perdues. Des religieux, venus de Jérusalem pour les vénérer, s'exposèrent à la mort pour en conserver une partie : ils se glissèrent parmi les profanateurs, et réussirent à recueillir quelques-unes de ces précieuses reliques, qu'ils rapportèrent à Jérusalem ; et leur supérieur, nommé Philippe, les envoya à saint Athanase. (RUFIN, liv. XI.)

Les restes des prophètes Abdias et Élisée, ensevelis en ce lieu, subirent la même profanation. Les musulmans, qui tiennent en grande vénération ces trois saints, sont les gardiens du monument funèbre. Moyennant un *bakchiche*, ils permettent aux chrétiens de le visiter. Quelques pèlerins ont pu descendre dans le caveau. On y pénètre par un escalier de vingt et une marches.

On remarque trois ouvertures rondes, pratiquées dans le mur, qui indiquent les trois tombes, à la forme hébraïque. Au-dessus de ces tombes célèbres se trouve une chambre, dont une muraille est couverte en marbre blanc, ornée d'une croix de Malte. Pour faire disparaître la croix, les musulmans ont eu soin d'enlever les bras.

(à suivre)

NORD CONTRE SUD

PAR JULES VERNE

ILLUSTRATIONS PAR L. BENETT

PREMIÈRE PARTIE

II

On l'a dit, il avait fallu le bâtir ainsi pour la sûreté de ceux qui l'habitaient à l'époque où se faisaient ces sauvages incursions des Indiens sur le territoire de la Floride. Il existait même un tunnel souterrain, qui, après avoir passé sous la palissade et le rio circulaire, mettait Castle-House en communication avec une petite crique du Saint-John, nommée Crique Marino. Ce tunnel aurait pu servir à quelque secrète évasion en cas d'extrême danger.

Certainement, au temps actuel, les Séminoles, repoussés de la péninsule, n'étaient plus à craindre, et cela depuis une vingtaine d'années. Mais savait-on ce que réservait l'avenir ? Et ce danger que James Burbank n'avait plus à redouter de la part des Indiens, qui sait s'il ne viendrait pas de la part de ses compatriotes ? N'était-il pas, lui, nordiste isolé au fond de ces Etats du Sud, exposé à toutes les phases d'une guerre civile, qui avait été si sanglante jusqu'alors, si féconde en présailles ?

Toutefois, cette nécessité de pourvoir à la sûreté de Castle-House n'avait point nui au confort intérieur. Les salles étaient vastes, les appartements luxueux et superbement aménagés. La famille Burbank y trouvait, au milieu d'un site admirable, toutes les aises, toutes les satisfactions morales que peut donner la fortune, quand elle est unie à un véritable sens artiste chez ceux qui la possèdent.

En arrière du château, dans le parc réservé, de magnifiques jardins se développaient jusqu'à la palissade,

dont les palanques disparaissaient sous les arbustes grimpants et les sarments de la grenadille, où les oiseaux-mouches voltigeaient par myriades. Des massifs d'orangers, des corbeilles d'oliviers, de figuiers, de grenadiers, de pontédéries aux bouquets d'azur, des groupes de magnolias, dont les calices à teintes de vieil ivoire parfumaient l'air, des buissons de palmiers sabal, agitant leurs éventails sous la brise, des guirlandes des cobéas aux nuances violettes, des touffes de tupéas à rosettes vertes, des yuccas avec leurs cliquetis de sabres acérés, des rhododendrons roses, des buissons de myrthes et de pamplemousses, enfin tout ce que peut produire la flore d'une zone qui touche au Tropique était réuni dans ces parterres pour la jouissance de l'odorat et le plaisir des yeux.

A la limite de l'enceinte, sous le dôme des cyprès et des baobabs, étaient enfouis les écuries, les remises, les chenils, les aménagements de la laiterie et des basses-cours. Grâce à la ramure de ces beaux arbres, impénétrable même au soleil de cette latitude, les animaux domestiques n'avaient rien à craindre des chaleurs de l'été. Dérivées à des rios voisins, les eaux courantes y maintenaient une agréable et saine fraîcheur.

On le voit, ce domaine privé, spécial aux hôtes de Camdless-Bay, c'était une enclave merveilleusement agencée au milieu du vaste établissement de James Burbank. Ni le tapage des moulins à coton, ni les frémissements des scieries, ni les chocs de la hache sur les troncs d'arbre, ni aucun de ces bruits que comporte une exploitation si importante, ne parvenaient à franchir les palanques de l'enceinte. Seuls, les mille oiseaux de l'ornithologie floridienne pouvaient la dépasser en voltigeant d'arbre en arbre. Mais ces chanteurs ailés, dont le plumage rivalise avec les étincelantes fleurs de cette zone, n'étaient pas moins bien accueillis que les parfums dont la brise s'imprégnait en caressant les prairies et les forêts du voisinage.

Telle était Camdless-Bay, la plantation de James Burbank, et l'une des plus riches de la Floride orientale.

III

LA CRIQUE NOIRE

Le lendemain, aux premières lueurs de l'aube, un homme se promenait sur la berge de l'un des îlots per-

due au fond de cette lagune de la Crique-Noire. C'était Texar. A quelques pas de lui, un Indien, assis dans le squif qui avait accosté la veille le *Shannon*, venait d'aborder. C'était Squambô.

Après quelques allées et venues, Texar s'arrêta devant un magnolier, amena à lui l'une des basses branches de l'arbre et en détacha une feuille avec sa tige. Puis, il tira de son carnet un petit billet qui ne contenait que trois ou quatre mots, écrits à l'encre. Ce billet, après l'avoir roulé menu, il l'introduisit dans la nervure inférieure de la feuille. Cela fut fait assez adroitement pour que cette feuille de magnolier n'eût rien perdu de son aspect habituel.

— Squambô ? dit alors Texar.

— Maître ? répondit l'Indien.

— Va où tu sais."

Squambô prit la feuille, il la posa à l'avant du squif, s'assit à l'arrière, manœuvra sa pagaie, contourna la pointe extrême de l'îlot et s'enfonça à travers une passe tortueuse, confusément engagée sous l'épaisse voûte des arbres.

Cette lagune était sillonnée par un labyrinthe de canaux, un enchevêtrement d'étroits lacets, remplis d'une eau noire, comparables à ceux qui s'entrecroisent dans certains "hortillonages" de l'Europe. Personne, à moins de bien connaître les passes de ce profond déversoir où se perdaient les dérivations du Saint-John, n'aurait pu s'y diriger.

Cependant Squambô n'hésitait pas. Où l'on n'eût pas cru apercevoir une issue, il poussait hardiment son squif. Les basses branches qu'il écartait retombaient après lui, et nul n'eût pu dire qu'une embarcation venait de passer en cet endroit.

L'Indien s'enfonça de la sorte à travers de longs boyaux sinueux, moins larges, parfois, que ces saignées creusées pour assurer le drainage des prairies. Tout un monde d'oiseaux aquatiques s'envolait à son approche. De gluantes anguilles, à tête suspecte, se faufilaient sous les racines qui émergeaient des eaux. Squambô ne s'inquiétait guère de ces reptiles, non plus que des caïmans endormis qu'il pouvait réveiller en les heurtant dans leurs couches de vase. Il allait toujours, et lorsque l'espace lui manquait pour se mouvoir, il se poussait par l'extrémité de sa pagaie, comme s'il se fût servi d'une gaffe.

S'il faisait grand jour déjà, si la lourde buée de la nuit commençait à s'évaporer aux premiers rayons du soleil, on ne pouvait le voir sous l'abri de cet impéné-

trable plafond de verdure. Même au plus fort du soleil, aucune lumière n'aurait pu le percer. D'ailleurs, ce fond marécageux n'avait besoin que d'une demi-obscurité, aussi bien pour les êtres grouillants, qui fourmillaient dans son liquide noirâtre, que pour les mille plantes aquatiques surnageant à sa surface.

Pendant une demi-heure, Squambô alla ainsi d'un îlot à l'autre. Lorsqu'il s'arrêta, c'est que son squif venait d'atteindre un des réduits extrêmes de la crique.

En cet endroit, où finissait la partie marécageuse de cette lagune, les arbres, moins serrés, moins touffus, laissaient enfin passer la lumière du jour. Au delà s'étendait une vaste prairie, bordée de forêts peu élevée au-dessus du niveau du Saint-John. A peine cinq ou six arbres y poussaient-ils isolément. Le pied, en s'appuyant sur ce sol bourbeux, éprouvait la sensation que lui eût donnée un matelas élastique. Quelques buissons de sassafras, à maigres feuilles, mélangées de petites baies violettes, traçaient à sa surface leurs capricieux zigzags.

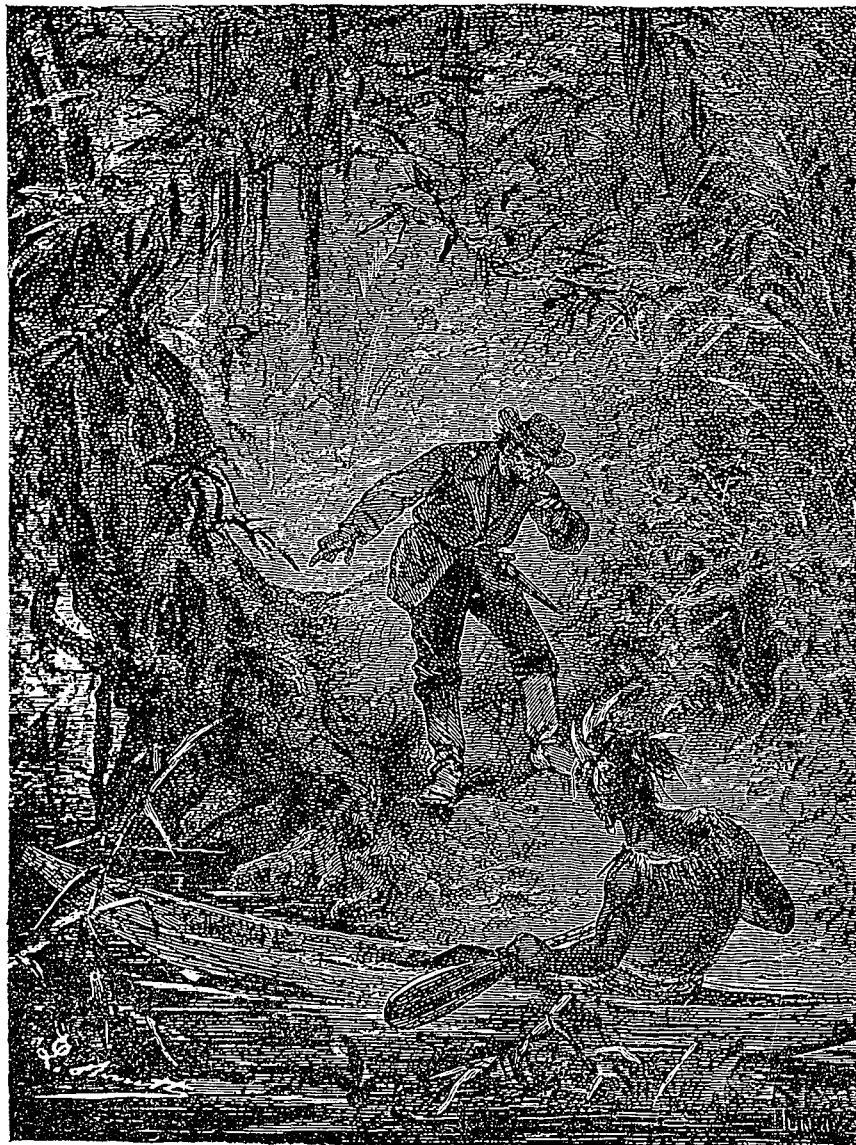
Après avoir anarré son squif à l'une des souches de la berge, Squambô prit terre. Les vapeurs de la nuit commençaient à se résoudre. La prairie, absolument déserte, sortait peu à peu du brouillard. Parmi les cinq ou six arbres dont la silhouette se détachait confusément au-dessus poussait un magnolier de moyenne taille.

L'Indien se dirigea vers cet arbre. Il l'atteignit en quelques minutes. Il en abaissa une des branches, à l'extrémité de laquelle il fixa cette feuille que Texar lui avait remise. Après quoi, la branche, abandonnée à elle-même, remonta, et la feuille alla se perdre dans la ramure du magnolier.

Squambô revint alors vers le squif et reprit direction vers l'îlot où l'attendait son maître.

Cette Crique-Noire, ainsi nommée de la sombre couleur de ses eaux, pouvait couvrir une étendue d'environ cinq à six cents acres. Alimentée par le Saint-John, c'était une sorte d'archipel absolument impénétrable à qui n'en connaissait pas les infinis détours. Une centaine d'îlots occupaient sa surface. Ni ponts ni levées ne les reliaient entre eux. De longs cordons de lianes se tendaient de l'un à l'autre. Quelques hautes branches s'entrelaçaient au-dessus des milliers de bras qui les séparaient. Rien de plus. Cela n'était pas pour établir une communication facile entre les divers points de cette lagune.

Un de ces îlots, situé à peu près au centre du système,



était le plus important par son étendue — une vingtaine d'acres — et par son élévation — cinq à six pieds au-dessus de l'étiage moyen du Saint-John, entre les plus basses et les plus hautes mers.

A une époque déjà reculée, cet îlot avait servi d'emplacement à un fortin, sorte de blockhaus, maintenant abandonné, du moins au point de vue militaire. Ses palissades, à demi rongées par la pourriture, se dressaient encore sous les grands arbres, magnoliers, cyprès, chênes verts, noyers noirs, pins australs, enlacés de longues guirlandes de cobéas et autres interminables lianes.

Au dedans de l'enceinte, l'œil découvrait difficilement sous un massif de verdure, les lignes géométriques de ce petit fortin, ou mieux de ce poste d'observation, qui n'avait jamais été fait que pour loger un détachement d'une vingtaine d'hommes. Plusieurs meurtrières s'évidaient à travers ses murailles de bois. Des toits gazonnés le coiffaient d'une carapace de terre. A l'intérieur, quelques chambres, ménagées au milieu d'un réduit central, attenant à un magasin destiné aux provisions et aux munitions. Pour pénétrer dans le fortin, il fallait d'abord franchir l'enceinte par une étroite poterne, puis traverser la cour plantée de quelques arbres, gravir enfin une dizaine de marches en terre, maintenues par des madriers. On trouvait alors l'unique porte qui donnait accès au dedans, et encore, à vrai dire, n'était-ce qu'une ancienne embrasure, modifiée à cet effet.

Telle était la retraite habituelle de Texar, retraite que personne ne connaissait. Là, caché à tous les yeux, il vivait avec ce Squambô, très dévoué à la personne de son maître, mais qui ne valait pas mieux que lui, et cinq à six esclaves qui ne valaient pas mieux que l'Indien.

Il y avait loin, on le voit, de cet îlot de la Crique-Noire, aux riches établissements créés sur les deux rives du fleuve. L'existence même n'y eût point été assurée pour Texar ni pour ses compagnons, gens peu difficiles cependant. Quelques animaux domestiques, une demi-douzaine d'acres, plantés de patates, d'ignames, de concombres, une vingtaine d'arbres à fruits, presque à l'état sauvage, c'était tout, sans compter la chasse dans les forêts voisines et la pêche sur les étangs de la lagune, dont le produit ne pouvait manquer en aucune saison. Mais sans doute, les hôtes de la Crique-Noire possédaient d'autres ressources, dont Texar et Squambô avaient seuls le secret.

Quant à la sécurité du blockhaus, n'était-elle pas assurée par sa situation même, au centre de cet inaccessible repaire ? D'ailleurs, qui eût cherché à l'attaquer, et pourquoi ? En tout cas, toute approche suspecte eût été immédiatement signalée par les aboiements des chiens de l'ilot, deux de ces limiers féroces, importés des Caraïbes, qui furent autrefois employés par les Espagnols à la chasse des nègres.

Voilà ce qu'était la demeure de Texar, et digne de lui. Voici maintenant ce qu'était l'homme.

Texar avait alors trente-cinq ans. Il était de taille moyenne, d'une constitution vigoureuse, trempée dans cette vie de grand air et d'aventures, qui avait toujours été la sienne. Espagnol de naissance, il ne démentait pas son origine. Sa chevelure était noire et rude, ses sourcils épais, ses yeux verdâtres, sa bouche large, avec des lèvres minces et rentrées, comme si elle eût été faite d'un coup de sabre, son nez court, percé de narine de fauve. Toute sa physionomie indiquait l'homme astucieux et violent. Autrefois, il portait sa barbe entière ; mais, depuis deux ans, après qu'elle eût été à demi brûlée d'un coup de feu dans on ne sait quelle affaire, il l'avait rasée, et la dureté de ses traits n'en était que plus apparente.

Une douzaine d'années avant, cet aventurier était venu se fixer en Floride, et dans ce blockhaus abandonné, dont personne ne songeait à lui disputer la possession. D'où venait-il ? on l'ignorait et il ne le disait point. Quelle avait été son existence antérieure ? on ne le savait davantage. On prétendait, — et c'était vrai, — qu'il avait fait le métier de négrier et vendu des cargaisons de noirs dans les ports de la Géorgie et des Carolines. S'était-il enrichi à cet odieux trafic ? Il n'y paraissait guère. En somme, il ne jouissait d'aucune es-



time, même dans un pays où ne manquent cependant point les gens de sa sorte.

Néanmoins, si Texar était fort connu, bien que ce ne fût pas à son avantage, cela ne l'empêchait pas d'exercer une réelle influence dans le comté, et particulièrement à Jacksonville. Il est vrai, c'était sur la partie la moins recommandable de la population du chef-lieu. Il y allait souvent pour des affaires, dont il ne parlait pas. Il s'y était fait un grand nombre d'amis parmi les petits blancs et les plus détestables sujets de la ville.

On l'a bien vu, lorsqu'il était revenu de Saint-Augustine en compagnie d'une demi-douzaine d'individus d'allure équivoque. Son influence s'étendait aussi jusque chez certains colons du Saint-John. Il les visitait quelquefois, et, si on ne lui rendait pas ses visites, puisque personne ne connaissait sa retraite de la Crique-Noire, il avait accès dans certaines plantations des deux rives. La chasse était un prétexte naturel à ces relations, qui s'établissent entre gens de mêmes mœurs et mêmes goûts.

D'autre part, cette influence s'était encore accrue depuis quelques années, grâce aux opinions dont Texar avait voulu se faire le plus ardent défenseur. A peine la question de l'esclavage avait-elle amené la scission entre les deux moitiés des Etats-Unis, que l'Espagnol s'était posé comme le plus opiniâtre, le plus résolu des esclavagistes.

A l'entendre, aucun intérêt ne pouvait le guider, puisqu'il ne possédait qu'une demi-douzaine de noirs. C'était le principe même qu'il prétendait défendre. Par quels moyens ? En faisant appel aux plus exécrables passions, en excitant la cupidité de la populace, en la poussant au pillage, à l'incendie, même au meurtre, contre les habitants ou colons qui partageaient les idées du Nord.

Et maintenant ce dangereux aventurier ne tendait à rien moins qu'à ren-

verser les autorités civiles de Jacksonville, à remplacer des magistrats, modérés d'opinion, estimés pour leur caractère, par les plus forcenés de ses partisans. Devenu le maître du comté, par l'émeute, il aurait alors le champ libre pour exercer ses vengances personnelles.

On comprend, dès lors, que James Burbank et quelques autres propriétaires de plantations n'eussent point négligé de surveiller les agissements d'un pareil homme, déjà très redoutable par ses mauvais instincts. De là, cette haine d'un côté, cette défiance de l'autre, que les prochains événements allaient encore accroître.

Au surplus, dans ce que l'on croyait savoir du passé de Texar depuis qu'il avait cessé de faire la traite, il y avait des faits extrêmement suspects. Lors de la dernière invasion des Séminoles, tout semblait prouver qu'il avait eu des intelligences secrètes avec eux.

Leur avait-il indiqué les coups à faire, quelles plantations il convenait d'attaquer ? Les avait-il aidés dans leurs guet-apens et embûches ? Cela ne put être mis en doute en plusieurs circonstances, et, à la suite d'une dernière invasion de ces Indiens, les magistrats durent poursuivre l'Espagnol, l'arrêter, le traduire en justice. Mais Texar invoqua un alibi, — système de défense qui, plus tard, devait lui réussir encore, — et il fut prouvé qu'il n'avait pu prendre part à l'attaque d'une ferme, située dans le comté de Duval, puisque à ce moment, il se trouvait à Savannah, état de Géorgie, à quelque quarante milles vers le nord, en dehors de la Floride.

Pendant les années suivantes, plusieurs vols importants furent commis, soit dans les plantations, soit au préjudice de voyageurs, attaqués sur les routes floridiennes. Texar était-il auteur ou complice de ces crimes ? Cette fois encore, on le soupçonna ; mais, faute de preuves, on ne put le mettre en jugement.

Enfin, une occasion se présenta où l'on crut avoir pris sur le fait le malfaiteur, jusqu'alors insaisissable. C'était précisément l'affaire pour laquelle il avait été mandé la veille devant le juge de Saint-Augustine.

Huit jours auparavant, James Burbank, Edward Carrol et Walter Stannard revenaient de visiter une plantation voisine de Camdless-Bay, quand, vers sept heures du soir, à la tombée de la nuit, des cris de détresse arrivèrent jusqu'à eux. Ils se hâtèrent de courir vers



ENVAHISSEMENT D'UN MEETING ABOLITIONISTE DANS LE MICHIGAN

l'endroit d'où venaient ces cris, et ils se trouvèrent devant les bâtiments d'une ferme isolée.

Ces bâtiments étaient en feu. La ferme avait été préalablement pillée par une demi-douzaine d'hommes, qui venaient de se disperser. Les auteurs du crime ne devaient pas être loin ; on pouvait encore apercevoir deux de ces coquins qui s'enfuyaient à travers la forêt.

James Burbank et ses amis se jetèrent courageusement à leur poursuite, et précisément dans la direction de Camdless-Bay. Ce fut en vain. Les deux incendiaires parvinrent à s'échapper à travers le bois. Toutefois MM. Burbank, Carrol et Stannard avaient très certainement reconnu l'un d'eux : c'était l'Espagnol.

En outre, — circonstance plus probante encore, — au moment où cet individu disparaissait au tournant d'une des lumières de Camdless-Bay, Zermah, qui passait, avait failli être heurtée par lui. Pour elle aussi, c'était bien Texar qui fuyait à toutes jambes.

Il est facile de l'imaginer, cette affaire fit grand bruit dans le comté. Un vol, suivi d'incendie, c'est le crime doit être le plus redouté de ces colons, répartie sur une vaste étendue de territoire. James Burbank n'hésita donc point à porter une accusation formelle. Devant son affirmation, les autorités résolurent d'informer contre Texar.

L'Espagnol fut amené à Saint-Augustine devant le recorder, afin d'être confronté avec les témoins. James

Burbank, Walter Stannard, Edward Carrol, Zermah, furent unanimes à déclarer qu'ils avaient reconnu Texar dans l'individu qui fuyait de la ferme incendiée. Pour eux, il n'y avait pas d'erreur possible. Texar était l'un des auteurs du crime.

De son côté, l'Espagnol avait fait venir un certain nombre de témoins à Saint-Augustine. Or, ces témoins déclarèrent formellement que, ce soir-là, ils se trouvaient avec Texar, à Jacksonville, dans la "tienda" de Torillo, auberge assez mal famée, mais fort connue. Texar ne les avait pas quittés de toute la soirée. Détail plus affirmatif encore, à l'heure où se commettait le crime, l'Espagnol avait eu précisément une dispute avec un des buveurs installés dans le cabaret de Torillo, dispute qui avait été suivie de coups et menaces, pour lesquels il serait sans doute déposé une plainte contre lui.

Devant cette affirmation qu'on ne pouvait suspecter, — affirmation qui fut d'ailleurs reproduite par des personnes absolument étrangères à Texar, — le magistrat de Saint-Augustine ne put que clore l'enquête commencée et renvoyer le prévenu des fins de la plainte.

L'alibi avait donc été pleinement établi, cette fois encore, au profit de cet étrange personnage.

C'est après cette affaire et en compagnie de ses témoins que Texar était revenu de Saint-Augustine, le soir du 7 février. On a vu quelle avait été son attitude à bord du *Shannon*, pendant que le *Steam-boat* descendait le fleuve. Puis, sur le squif venu au-devant de lui, conduit par l'indien Squambô, il avait regagné le fortin abandonné, où il eut été malaisé de le suivre. Quant à ce Squambô, Séminole intelligent, rusé, devenu le confident de Texar, celui-ci l'avait pris à son service, précisément après cette dernière expédition des Indiens à laquelle son nom fut mêlé — très justement.

Dans les dispositions d'esprit où il se trouvait vis-à-vis de James Burbank, l'Espagnol ne devait songer qu'à en tirer vengeance par tous les moyens possibles. Or, au milieu des conjectures que pouvait faire naître quotidiennement la guerre, si Texar parvenait à renverser les autorités de Jacksonville, il deviendrait redoutable pour Camdless-Bay. Que le caractère énergique et résolu de James Burbank ne lui permit pas de trembler devant un tel homme, soit ! Mais Mme Burbank n'avait que trop de raisons de craindre pour son mari et pour tous les siens.

Bien plus, cette honnête famille aurait certainement vécu dans des transes incessantes, si elle avait pu se douter de ceci : c'est que Texar soupçonnait Gilbert



Burbank d'être allé rejoindre l'armée du Nord. Comment l'avait-il appris, puisque ce départ s'était accompli secrètement ? Par l'espionnage, sans doute, et, plus d'une fois on verra que des espions s'empressaient à le servir.

En effet, puisque Texar avait lieu de croire que le fils de James Burbank servait dans les rangs des fédéraux, sous les ordres du commodore Dupont, n'aurait-on pas pu craindre qu'il cherchât à tendre quelque piège au jeune lieutenant ? Oui ! Et s'il fut parvenu à l'attirer sur le territoire floridien, à s'emparer de sa personne, à le dénoncer, on devine quel eût été le sort de Gilbert entre les mains de ces sudistes, exaspérés par les progrès de l'armée du Nord.

Tel était l'état des choses au moment où commence cette histoire. Telles étaient la situation des fédéraux arrivés presque aux frontières maritimes de la Floride, la position de la famille Burbank au milieu du comté de Duval, celle de Texar, non seulement à Jacksonville, mais dans toute l'étendue des territoires à esclaves. Si l'Espagnol parvenait à ses fins, si les autorités étaient renversées par ses partisans, il ne lui serait que trop facile de lancer sur Camdless Bay une populace fanatisée contre les antiesclavagistes.

Environ une heure après avoir quitté Texar, Squambô était de retour à l'îlot central. Il tira son squif sur la berge, franchit l'enceinte, monta l'escalier du blockhaus.

— "C'est fait ? lui demanda Texar.

— "C'est fait, maître !

— "Et... rien ?..."

— "Rien."

(à suivre)

HISTOIRE POPULAIRE DE NAPOLEON 1ER

Racontée par un vieux soldat

CHAPITRE XLIV

1815

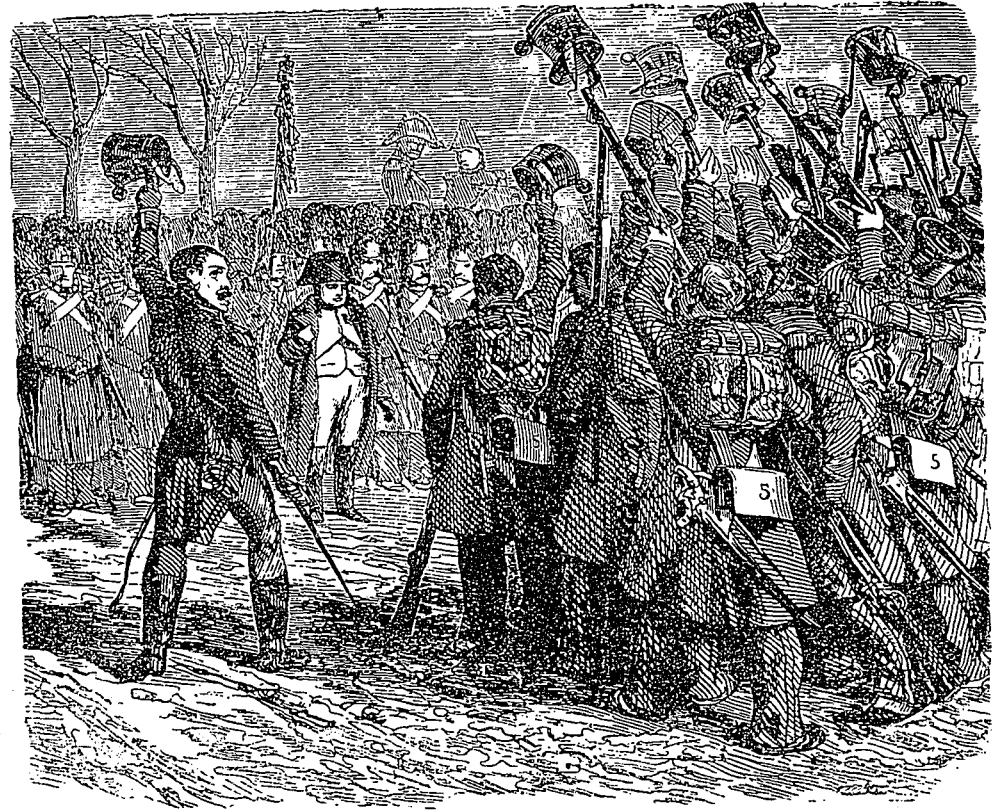
Le bivouac fut établi dans une plantation d'oliviers. *Beau présage ! s'écria Napoléon, puisse-t-il se réaliser !* L'un des premiers habitants qui arrivèrent avait servi sous ses ordres ; il reconnut Napoléon, et ne voulut plus le quitter. *Eh bien ! Bertrand,* dit l'Empereur au grand maréchal, *voilà du renfort !...*

Déjà un capitaine de la garde et vingt-cinq hommes étaient partis pour Antibes, avec ordre de s'y présenter comme déserteurs et de séduire la garnison. Mais Napoléon avait mal choisi ses négociateurs ; ils entrèrent dans la ville aux cris de *vive l'Empereur !* et furent dans l'instant désarmés et arrêtés.

N'ayant point de nouvelles de ce détachement, Napoléon envoya à Antibes un officier civil chargé d'instructions pour le commandant : cet officier trouva les portes fermées, et ne put communiquer avec personne. A onze heures du soir, la petite troupe que Napoléon appelait *la députation de la garde* se mit en mouvement. Les Polonais, à pied, portaient sur le dos l'équipement des chevaux qu'ils allaient avoir, à mesure qu'on en achèterait sur la route.

Après vingt lieues d'une marche continue, Napoléon arriva au village de Cérénon le 2 au soir ; le 3, il coucha à Barême ; le 4 à Digne, le 5 à Gap. Ce fut dans cette ville qu'il fit imprimer les proclamations qu'il avait dictées à bord le 28 février. Ces proclamations se répandirent aussitôt en France, et produisirent sur la population un effet d'autant plus magique qu'il était inattendu. Elles portaient le cachet de cette éloquence qui tant de fois avait remué les âmes des Français en leur prédisant de si prodigieuses choses, ou en les remerciant de les avoir accomplies.

Tout le monde y fut pris, les uns par l'étonnement,



les autres, et c'était la foule, par l'admiration. C'était sans doute une étrange merveille jetée tout à coup au milieu de la monarchie des Bourbons, que Napoléon rentrant en France à la tête de onze cents hommes ! Le titre de ces proclamations était le titre impérial de son règne "Napoléon, par la grâce de Dieu et les Constitutions de l'Empire, Empereur des Français."

Il avait apparemment oublié son abdication ; ou plutôt il se croyait dégagé d'un traité que les alliés se proposaient de rompre par la force et contre toute espèce de droit ; quelle que fût la pensée de Napoléon, il n'avait pas perdu son talent de parler aux hommes le langage du génie et de la gloire.

Le 6, Napoléon partit de Gap pour Grenoble. A

Saint-Bonnet, on allait sonner le tocsin afin de faire lever les villages en sa faveur : "Non, dit-il aux habitants, vos sentiments me garantissent ceux de mes soldats. Plus j'en rencontrerai, plus j'en aurai. Restez donc tranquilles chez vous."

A Sisteron, le maire voulait insurger sa commune contre Napoléon ; mais le général Cambronne, arrivé seul en avant de ses grenadiers, dont il venait préparer le logement, intimida tellement ce magistrat, qu'il s'excusa sur la crainte que ses administrés ne fussent pas bien payés : "Eh bien ! payez-vous," dit Cambronne en jetant sa bourse. Les habitants fournirent des vivres en abondance, et offrirent un drapeau tricolore au bataillon de l'île d'Elbe.

En sortant de la mairie, le général Cambronne se trouva arrêté, avec ses quarante grenadiers, par une colonne envoyée de Grenoble. Il chercha à parlementer, on ne l'écouta pas. Napoléon instruit de ce contretemps, s'avança vers la troupe, et fut bientôt rejoint par sa garde, accourue au danger, malgré la fatigue qui l'accablait : " Avec vous, mes braves, leur dit-il, je ne craindrais pas dix mille hommes."

Cependant, le bataillon sorti de Grenoble, ayant rétrogradé, avait pris position. Napoléon alla le reconnaître, et se fit précéder d'un officier qu'on ne voulut pas entendre : *On m'a trompé*, dit l'Empereur au général Bertrand ; *n'importe, en avant !* Il mit pied à terre, s'avança vers le bataillon indécis, et découvrant sa poitrine : " S'il en est un parmi vous, dit-il en s'adressant " aux soldats, s'il en est un seul qui veuille tuer son " général, son Empereur, il le peut ; le voici ! " Les soldats répondirent par des cris de *Vive l'Empereur !* et demandèrent à marcher sur Grenoble avec lui.

Ce moment fut décisif. Un seul coup de fusil enlevait à la postérité le plus étonnant épisode de l'histoire de France, et la moindre résistance de la part de ce bataillon eût produit celle de toute la division qui couvrait Grenoble. Le colonel Labédoyère n'aurait pas pu amener à Napoléon le 7e de ligne. Ce puissant renfort le décida à entrer le soir à Grenoble, où le général Marchand avait pris des mesures de défense.

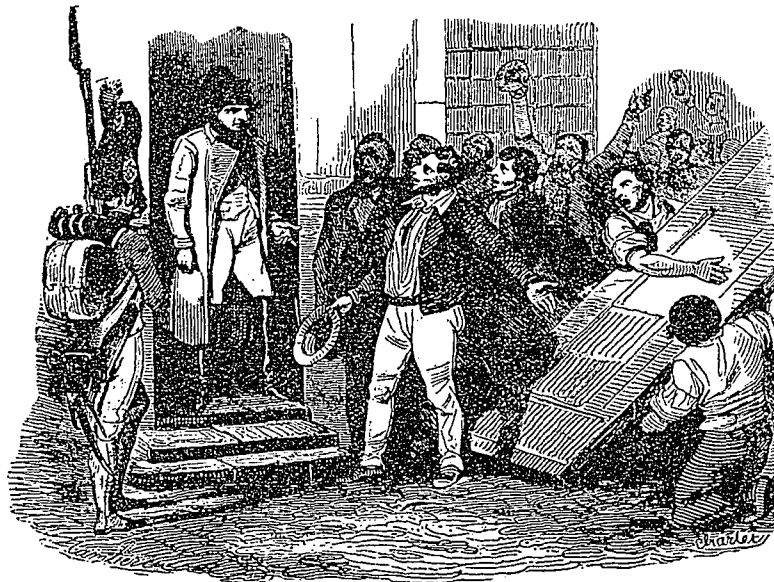
Les portes de la ville étaient fermées : la garnison se déployait sur les remparts ; elle se composait du 3e régiment du génie, du 6e de ligne, dont un bataillon était rangé depuis le matin sous le drapeau impérial ; du 4e de hussards, et du 4e d'artillerie, où Napoléon avait été capitaine. Du haut des remparts, où s'était portée la population de la ville, la garnison, frappée d'étonnement, voyait s'avancer Napoléon avec sa troupe, l'arme renversée, et marchant, ivre de joie, aux cris de *vive l'Empereur ! vive la France ! vive l'Empereur !*

L'enthousiasme est électrique chez tous les hommes, et principalement dans les circonstances qui surprennent tout à coup leur imagination. Les remparts, de Grenoble retentirent soudain des mêmes acclamations, et à l'instant les portes de la ville furent brisées par les habitants. " Tiens ! dirent-ils à Napoléon, au défaut des " clefs de ta bonne ville, en voici les portes.—*Tout est décidé maintenant*, dit Napoléon à ses officiers, *tout est décidé ; nous allons à Paris.*

Le lendemain, 8 mars, il fut reconnu et complimenté solennellement comme empereur par toutes les auto-

rités civiles, judiciaires, militaires et ecclésiastiques. Napoléon redevint subitement l'homme des soldats et du peuple, dont son retour merveilleux avait saisi, exalté toutes les facultés. Aussi, à la revue qu'il passa à sa garnison de Grenoble, l'enthousiasme public monta jusqu'au délire. Après la revue, la garnison se mit en marche sur Lyon, au nombre de six mille hommes.

Il y avait sept jours que cette révolution d'une espèce si merveilleuse, et tentée par un seul homme, continuait son cours, lorsque le *Moniteur* apprit à la France l'arrivée de Napoléon, par une ordonnance royale qui le mettait hors la loi, et par une proclamation qui con-



voquait sur-le-champ les deux Chambres. Le lendemain, le même journal publia que Napoléon, abandonné des siens, poursuivi par la population et les garnisons, errait dans les montagnes, et ne pouvait échapper à la haine communé.

Mais on connaissait le *Moniteur*, aussi les nouvelles de cette feuille officielle n'obtinrent pas un grand crédit. Toutefois il y eut deux opinions : l'une, celle de la masse, qui croyait au succès de Napoléon ; l'autre, celle de la cour, qui méprisait un si faible ennemi, comme vingt-cinq ans auparavant elle avait méprisé la révolution.

Cependant on ne put cacher longtemps l'entrée à Grenoble, ni la marche sur Lyon. En conséquence, Monsieur le duc d'Orléans et le maréchal Macdonald, partirent en toute hâte pour cette ville... Le duc d'Angoulême, le maréchal Masséna, les généraux Marchand et Duvernet, devaient fermer la retraite à Napoléon ; sur ses flancs se trouvait le général Lecourbe. Le maréchal Oudinot s'avançait à la tête de ses invincibles grenadiers ; tout le Midi était levé.

Enfin, le 11 mars, on annonça à Paris que Bonaparte avait été complètement battu du côté de Bourgoing. Cependant il avait occupé Bourgoing le 9, sans coup férir, et le 10, à sept heures du soir, il était entré à Lyon à la tête de l'armée envoyée pour le combattre. Descendu à l'archevêché que venait de quitter Monsieur, il n'avait pas voulu d'autre garde que la garde nationale à pied ; celle à cheval s'étant présentée : " Nos " institutions, lui dit-il, ne reconnaissent pas " de gardes nationales à cheval ; d'ailleurs, vous " vous êtes si mal conduits avec le comte " d'Artois, que je ne veux point de vous."

En effet, de tous les nobles dont cette garde était presque entièrement composée, un seul avait suivi le prince jusqu'à ce que sa personne fût hors de tout danger. Napoléon le fit appeler : " Je n'ai jamais laissé, lui dit-il, une bonne action sans récompense : je vous donne la croix de la Légion d'honneur."

Pendant que Napoléon recevait à Lyon, de toutes les divisions militaires de l'Est, les assurances les plus positives de leur retour à son drapeau, le roi recevait chaque jour, des autres points de la France, une foule d'adresses qui lui portaient, au nom des généraux et des troupes, le vœu de mourir pour le défendre.

En écrivant de Lyon à son frère Joseph, Napoléon l'avait chargé de faire déclarer à la Russie et à l'Autriche, ainsi qu'aux autres puissances, qu'il voulait tenir loyalement le traité de Paris.

Ce fut aussi à Lyon que, naturellement entraîné à ce parti par le triomphe politique et militaire qui l'avait porté du golfe Juan, à travers la ville de Grenoble, dans la seconde ville de France, au milieu d'une population dont à chaque moment l'exaltation l'enivrait lui-même, Napoléon reprit la souveraineté et dicta plusieurs décrets d'une haute importance, mais non pas tous marqués du même caractère d'à-propos.

Le premier de ces décrets prononçait la dissolution des deux Chambres, et ordonnait la réunion à Paris en assemblée extraordinaire du *Champ-de-Mai*, des collèges électoraux de l'Empire, soit pour corriger nos institutions, soit pour assister au couronnement de l'impératrice et du roi de Rome. Un autre décret rétablissait contre les émigrés non rayés, rentrés en France depuis le 1er janvier 1814, la législation des assemblées nationales, et il frappait leurs biens de séquestre.

Le général Bertrand et le duc de Bassano refusèrent avec raison d'apposer leurs signatures à ces décrets. *Je ne signerai point*, disait Bertrand, à Lyon ; « ce n'est pas ce que l'Empereur nous a promis. « Et, en effet, Napoléon venait de dire aux magistrats de Grenoble : « Je veux être moins le souverain de la France, que son premier et son meilleur citoyen. »

Le gouvernement royal avait envoyé le maréchal Ney se mettre à la tête d'une armée à Lons-le-Saulnier : Napoléon chargea le général Bertrand de lui écrire l'état des choses, en le rendant responsable de la guerre civile, s'il ne faisait pas sa soumission.

Cependant, grâce à la renommée, la révolution était déjà faite dans l'armée du maréchal ; elle n'avait qu'un cri, celui de marcher à Lyon, non pour combattre Napoléon, mais pour le suivre. La défection s'était mise dans plusieurs de ses régiments et, entraîné par son armée hors du parti du roi, qu'il ne pouvait plus défendre, le malheureux maréchal ne sut que les suivre.

Rassuré par la déclaration de cette armée, Napoléon alla au-devant d'elle à Auxerre, ou le 18, il embrassa le maréchal. Là, malgré l'ordonnance qui enjoignait de lui couvrir sus, et les projets sinistres qu'on lui annonçait contre sa personne, Napoléon se mêlait au milieu de la foule avec l'abandon de la plus entière confiance. Il comptait sur l'amour du peuple et des troupes : il ne se trompait pas.

L'armée, déjà forte de quatre divisions, se mit en marche sous les yeux de l'Empereur avec l'ordre d'être à une heure du matin dans Fontainebleau. Le 19 au soir, il était arrivé lui-même à Moret, où il s'arrêta pour attendre le retour des grand-gardes qui avaient dû fouiller la forêt, car on supposait que l'armée du duc de Berry occupait les hauteurs d'Essonne.

Essonne avait été fatal à Napoléon ; il ne pouvait l'oublier en revenant à Fontainebleau. Il entra dans cette résidence à quatre heures du matin, et revit sans émotion apparente ce théâtre de son abdication, qu'il ne regardait plus que comme une aventure rayée de sa vie.



En effet, le départ du roi, qui monta en voiture à minuit, lui ouvrait Paris ; et, au lieu d'être gardé à Fontainebleau, ainsi qu'en 1814, au milieu de trente mille Français, par deux cent mille étrangers, il marchait vers la capitale, accompagné du peuple et de l'armée.



Jamais faveur de la fortune ne dut avoir tant de prix pour Napoléon, elle pouvait effacer à ses yeux l'adversité dont elle était sortie ; mais ce grand souvenir rendit nécessairement plus douloureuse la lente agonie de Sainte-Hélène.

En regard de ce brillant retour de prospérité, qui faisait saluer encore du nom d'Empereur le captif de Fontainebleau, le fugitif de l'île d'Elbe, pendant cette même nuit, une scène à laquelle l'infortune et l'impuissance donnèrent aussi un touchant caractère, s'était accomplie à Paris. Après vingt-cinq ans d'absence et dix mois de règne, Louis XVIII, vieux et infirme, reprenait la route de l'exil, appuyé sur les anciens compagnons qui l'y avaient déjà suivi ; et avant de quitter ce palais de ses pères, témoin de tant d'événements, il n'avait reçu que de timides adieux.

Il avait pu entendre les acclamations de la France proclamant Napoléon, il avait vu revenir tout seuls, de l'armée qui devait arrêter le conquérant, son propre frère et les princes de son sang, réduits comme lui à aller, avec quelques serviteurs, chercher encore un asile sur la terre étrangère.

Cependant le congrès de Vienne publiait, dès le 13 mars, une déclaration qui renouvelait l'ordonnance royale du 6. Ce manifeste, cet arrêt commun de toutes les puissances, devint pour elle un nouveau lien. La nécessité réunit tout à coup ceux que l'intérêt avait déjà divisés. L'entreprise trop prématurée de Napoléon resserra le faisceau des cabinets, qui allait, dit-on, se briser.

On parlait d'une convention secrète qui unissait l'Angleterre, l'Autriche et la France avec tous leurs alliés, contre la Russie et la Prusse. L'apparition subite de l'ennemi commun, l'effrayant succès de sa marche triomphale d'Anribes à Paris, l'espoir attaché à son retour par la France et l'armée, rapprochèrent soudain les politiques de Vienne, effrayés du murmure des âmes qu'on s'était partagées au nom de l'indépendance des nations !

(à suivre)

ARRIVÉE A L'ÎLE D'ELBE

Pendant le peu de temps que dura la traversée de Fréjus à l'île d'Elbe, Napoléon témoigna beaucoup d'impatience de voir son nouveau royaume ; et comme le

bâtiment marchait à pleines voiles, il demanda au capitaine Ussher si la frégate avait autant de voiles qu'elle pouvait en porter. Sur la réponse affirmative de ce dernier :

— Mais, reprit-il, si vous étiez en chasse d'une frégate ennemie, n'en porteriez-vous pas davantage ?

Le capitaine leva les yeux, et, voyant que la voile du perroquet d'artimon n'était pas déployée, lui répondit qu'il s'en servirait certainement en cas de chasse.

— Eh bien ! répliqua Napoléon, puisque vous le feriez dans ce cas, faites-le maintenant.

* *

Le général Drouot, le comte Clam, aide-de-camp du prince Schwartzemberg, et le lieutenant Hastings, premier lieutenant de l'*Undaunted*, accompagné du colonel Campbell, furent conduits à terre, chargé par Napoléon de prendre en son nom possession de l'île.

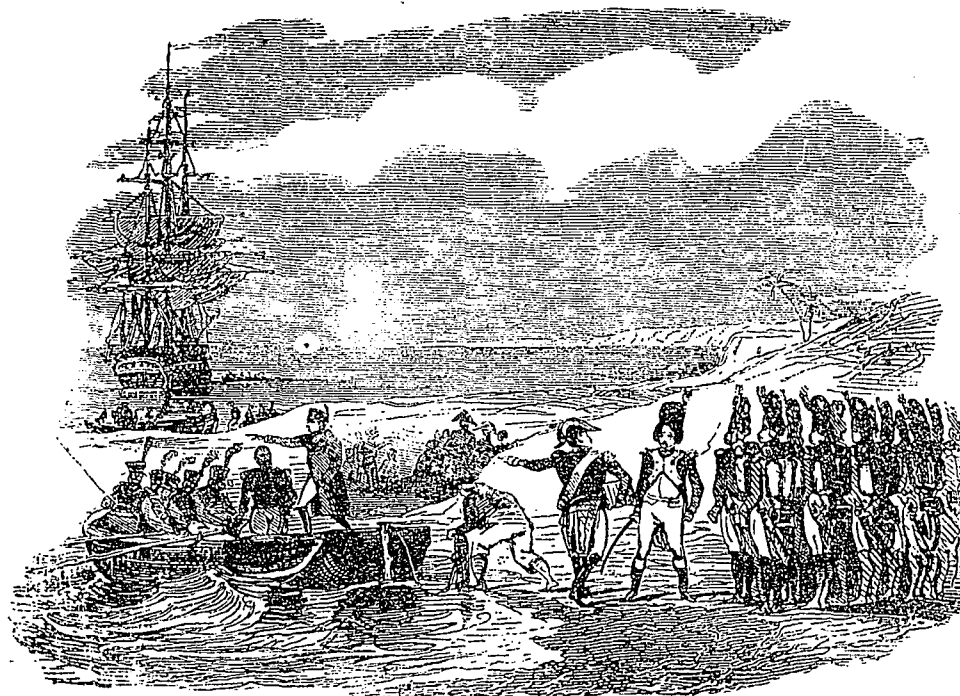
A six heures du matin, le 4 mai, on entra dans la rade, où l'on mouilla à six heures et demie. A huit heures Napoléon demanda au capitaine un canot. Il désirait faire une promenade de l'autre côté de la baie, où il invita le capitaine à l'accompagner.

Dans la matinée, Napoléon s'occupa de choisir un drapeau pour l'île d'Elbe. Pour cela, il feuilleta un livre qui contenait tous les pavillons anciens et modernes de la Toscane, et se décida pour un pavillon blanc, avec une bande rouge diagonale, portant trois abeilles, parce qu'elles entraient dans ses armes, comme Empereur des Français.

Le 5, dès quatre heures du matin, les habitants de l'île furent éveillés par le roulement du tambour et les cris de *Vive l'Empereur* ! Napoléon était déjà sur pied, visitant les fortifications et les magasins ; à dix heures il rentra pour déjeuner, et à deux heures il remonta à cheval, et s'avança à deux lieues dans les terres. Il s'arrêta plusieurs fois pour examiner les maisons de campagne, en répandant des aumônes tout le long du chemin.

Avant de quitter l'*Undaunted*, Napoléon avait demandé au capitaine Ussher un détachement de cinquante soldats de marine pour l'accompagner à terre et demeurer auprès de sa personne ; mais plus tard il réduisit ce nombre à un officier et deux sergents.

L'un des sergents, nommé O'German, brave et excellent soldat, fut choisi par lui pour coucher tout habillé et armé sur un matelas placé en dehors de sa chambre,



somme faisait le mameluck Rustan, M. Marchant, qui avait remplacé Constant, comme nous l'avons dit, couchait à côté de lui sur un autre matelas.

* *

Le 10, Napoléon gravit à cheval le point le plus élevé qui domine Porto-Ferrajo. De cette hauteur, il put apercevoir la mer sur quatre points différents. Après avoir regardé quelques instants, il tourna sur lui-même et se prit à rire en disant :

— Diable ! mon île est bien petite !

Il y avait déjà si longtemps que Napoléon attendait ses troupes, ses bagages et ses chevaux, qu'enfin il commençait à perdre patience et à suspecter la bonne foi du gouvernement français ; mais lorsque le capitaine Ussher lui eut dit que c'étaient des transports anglais qui devaient effectuer le passage de ses troupes, et qu'ils

ne pouvaient tarder à paraître, il se montra agréablement surpris de ce qu'il appela la "générosité britannique" et assura ce capitaine que, s'il avait su que ses troupes dussent être embarquées sur des vaisseaux de sa nation, il n'eût pas senti un seul instant d'inquiétude.

Ses troupes débarquèrent le surlendemain à sept heures. Napoléon les passa en revue, en adressant la parole à chaque officier ou soldat. Quand le capitaine Ussher vint lui annoncer que les transports, après avoir opéré leur débarquement, avaient terminé leur changement d'eau et leur appareillage, il lui témoigna sa surprise et lui dit en lui montrant quelques matelots italiens :

— Eh bien ! ces gaillards-là auraient mis huit jours à faire ce que vous venez de terminer en huit heures, et encore eussent-ils cassé les jambes à quelques-uns de mes chevaux, qui n'ont pas reçu une égratignure.

Le capitaine de l'*Indomptable*, devant quitter l'île d'Elbe, demanda à Napoléon une audience de congé, qui lui fut accordée.

— Vous êtes, lui dit-il en paraissant regretter son départ, le premier Anglais que j'aie connu familièrement.

Il ajouta ensuite beaucoup de choses flatteuses pour la nation anglaise, et chargea surtout le capitaine de témoigner toute sa gratitude à Sir Edward Pellew, auquel il était extrêmement obligé pour les attentions qu'il en avait reçues.

— Enfin, dit-il en terminant, j'espère qu'une fois la guerre contre l'Amérique terminée, vous reviendrez me visiter.

Le capitaine Ussher demanda à Napoléon la permission de lui présenter le lieutenant Bailey, agent des transports, qui avait été chargé de l'embarquement de sa garde et du convoi à Savone.

Napoléon remercia cet officier du soin qu'il avait pris de ses soldats et le complimenta de ce qu'il avait pu opérer le débarquement de quatre-vingt-treize chevaux sans accident.

— Du reste, ajouta-t-il, vos marins surpassent encore l'opinion que j'avais d'eux depuis longtemps.

RETOUR DE L'ÎLE D'ELBE

Depuis un an qu'il était à l'île d'Elbe, Napoléon s'occupait, avec sa merveilleuse intelligence et son habituelle activité, à améliorer la population, les ports et les routes, l'industrie et l'agriculture ; aucun des engagements pécuniaires pris avec lui n'avait été rempli.

Il réclamait contre ce manque de foi, lorsqu'il apprit que, dans le Congrès de Vienne, les ministres français, afin de pouvoir se livrer sans doute sans retenue à leurs absurdes projets, avaient proposé de l'enlever de l'île d'Elbe, pour le transférer dans un exil plus lointain.

L'Empereur n'avait rien fait qui pût excuser cette violation gratuite du traité de Fontainebleau : ses faibles moyens de défense auraient été impuissants pour résister à une pareille tentative, il résolut de la prévenir par la plus audacieuse expédition dont l'histoire est jamais conservé le souvenir : d'attaqué qu'il allait être, il se fit assaillant.

En quittant l'île d'Elbe, tout avait été prévu par lui et déterminé à l'avance ; et, dès les premiers jours de février 1815, tout avait déjà changé de face à Porto-Ferrajo. Les grenadiers préparaient leurs armes, les

marins leurs navires, et enfin, le 20, à une heure après-midi, l'ordre du départ était donné.

Pour aller où ?... Personne ne le savait !... Mais Napoléon était là : avec lui pouvait-on douter du succès ?

A huit heures, un coup de canon donna le signal. Les Français s'élançant dans leurs barques, une musique guerrière se fait entendre, et Napoléon s'éloigne du rivage avec ses compagnons, tandis que les habitants les suivent encore de leur regards et de leurs acclamations.

Quel moment solennel que celui où Napoléon posa le pied sur le radeau qui l'emportait lui et sa fortune !... Son visage était calme, son front sérieux. Tout à coup il s'écria, comme César :

— Le sort en est jeté.

Les cris de *Vive l'Empereur* ! mille fois répétés, se firent entendre de tous les points de la flottille, qui se composait du brick l'« Inconstant », portant vingt-six canons et quatre cents grenadiers, et de six autres petits bâtiments de transport montés par deux cents hommes d'infanterie, deux cents chasseurs corses, et environ cent cheveau-légers polonais.

Cependant officiers et soldats brûlent d'apprendre où l'on va. Le respect ne permet à personne de le demander : enfin Napoléon rompt le silence :

— Grenadiers, s'écria-t-il, nous allons à Paris !

— A ces mots, tous les visages s'épanouissent, et des nouvelles acclamations attestent à Napoléon que l'amour de la patrie ne s'éteindra jamais dans le cœur de ses soldats.

Une corvette anglaise, commandée par le capitaine Campbell, paraissait chargée de surveiller l'île d'Elbe. Elle allait sans cesse de Porto-Ferrajo à Livourne et de Livourne à Porto-Ferrajo. Au moment de l'embarquement, elle se trouvait dans ce port et ne pouvait causer aucune inquiétude.

Mais voici qu'on signale dans le canal plusieurs bâtiments français. Napoléon armé d'une longue-vue, cherche à les reconnaître de loin. Ne pouvant y parvenir, de dépit, il jette l'instrument qui seconde mal ses desirs, puis il se rassure :

— Bah ! ce n'est rien, fit-il : la brise de nuit favorisera notre marche, et avant le point du jour nous serons hors de vue.

Cet espoir fut déçu : à peine avait-on doublé le cap Saint-André, de l'île d'Elbe, que le vent mollit et la mer devint calme. Au jour naissant, on n'avait fait que six lieues, et l'on était encore entre Caprée et l'île d'Elbe.

— Diable ! cela se gâte, murmura Napoléon.

— Plusieurs marins étaient d'avis de retourner à Porto-Ferrajo ; il comprit leur pensée :

— Retourner en arrière ! s'écria-t-il vivement ; y pensez-vous, mes braves ! c'est en avant qu'il faut aller !

— Mais, Sire, la croisière française ?...

— Nous la prendrons à l'abordage ; au besoin nous irons en Corse ; là, du moins, nous sommes sûrs d'être bien reçus.

— Sire, la manœuvre devient difficile à cause du chargement.

— Eh bien ! qu'on jette à la mer tous les effets embarqués : la France est bonne et généreuse, elle nous les rendra.

A l'instant même, cet ordre fut joyeusement exécuté. Vers midi, le vent fraîchit encore. A quatre heures, on se trouva à la hauteur de Livourne.

Une frégate parut à cinq lieues sous le vent ; une autre était sur les côtes de Corse, et un bâtiment de guerre qu'on reconnut être le brick le « Zéphir », commandé par le capitaine Andrieux, venait droit, vent arrière, à la rencontre de la flottille impériale.

On proposa de lui parler et de faire arborer le pavillon tricolore. Napoléon qui examinait attentivement le brick, écouta cette offre sans y répondre d'abord : puis, quand il jugea son inspection suffisante, il se retourna vers les officiers qui l'entouraient :

— Il n'est pas temps encore, leur dit-il en souriant, de revêtir la peau du lion ; déguisons-nous sous celle du renard. Matelots, et vous grenadiers, ôtez vos bonnets ! s'écria-t-il en saisissant le porte-voix, cachez-vous sous le pont ; puis revenant à ses officiers : Nous passerons à côté du brick sans nous laisser reconnaître, et s'il a la vue trop clairvoyante, eh bien ! alors, il sera toujours temps de l'aborder.

A six heures du soir, les deux bricks passèrent bord à bord ; leurs commandants, qui se connaissaient, s'adressèrent mutuellement la parole ; celui du « Zéphir » après quelques questions, demanda des nouvelles de l'Empereur. Aussitôt Napoléon saisit le porte-voix, et se mit à crier de toutes les forces de ses poumons :

— Merci ! commandant ; Napoléon se porte bien, parfaitement bien.

Cette saillie excita la gaieté de tout l'équipage. Les deux bricks, allant en sens contraire, furent bientôt hors de vue, sans que le capitaine Andrieux se doutât de la proie importante qu'il laissait échapper.

La Femme en Blanc

PAR

W. WILKIE COLLINS.

Traduit selon le vœu de l'auteur par
E. D. FORGUES

TROISIÈME ÉPOQUE

LE RÉCIT EST CONTINUÉ PAR WALTER
HARTRIGHT

I

Sans autre préface, je leur lus aussitôt le récit de la conspiration, dont j'avais mis le plan bien en relief, n'appuyant guère, d'ailleurs, que sur les motifs pécuniaires qui l'avaient inspirée, et me gardant bien de compliquer mon exposé de faits par d'inutiles allusions au secret de sir Percival.

Après cela, je rappelai à mon auditoire la date que portait l'inscription gravée dans le cimetière (le 25 juillet), et j'en confirmai l'exactitude en produisant les certificats de décès. Je leur lus ensuite la lettre de sir Percival, datée du 25, et par laquelle il annonçait pour le 26 le voyage que sa femme allait faire du Hampshire à Londres. De là, je passai à la preuve que ce voyage s'était réellement accompli, preuve résultant de l'attestation personnelle du cocher de remise ; et j'établis la date exacte du voyage, au moyen du registre d'ordre tenu par le loueur de carrosses.

Marian ajouta le récit de sa rencontre fortuite avec Laura dans la maison d'aliénés, et des moyens par lesquels elle avait fait évader sa sœur. Là-dessus je terminai, en informant les personnes présentes que sir Percival était mort et que j'avais épousé sa veuve.

M. Kyrle se leva, lorsque je me fus rassis, pour déclarer en sa qualité d'agent

légal de la famille que j'avais produit, à l'appui de mes assertions, les témoignages les plus clairs, les plus irréfragables qu'il eût jamais entendus de sa vie. Au moment où il prononçait ces paroles, je passai mon bras autour de la taille de Laura et je la soulevai de manière à ce que chacun des assistants pût la contempler à son aise :

— Êtes-vous tous du même avis ? demandai-je ensuite, faisant quelques pas vers eux et leur montrant ma chère femme.

L'effet de cette question fut électrique. Tout au fond de la longue galerie, un des plus vieux tenanciers du domaine se leva soudainement, et avec lui, à l'instant même, entraînera le reste de l'assistance. Je vois encore cet homme, avec sa figure brune et ses cheveux gris, monté sur l'appui de la fenêtre, brandissant sur sa tête son lourd fouet de poste, et donnant le signal des clameurs joyeuses :

— La voilà vivante ! la voilà guérie ! — Dieu la bénisse !... Allons, mes enfants ! c'est le cas de se montrer !

Les cris enthousiastes qu'il obtint pour réponse et qui reprirent à plusieurs fois, furent à mes oreilles assourdies la plus douce musique qu'elles eussent jamais entendue. Les laboureurs du village et les garçons de l'école, groupés sur la pelouse, entendirent ces bravos étourdissants, et nous les renvoyèrent en échos prolongés. Les bonnes fermières accourues autour de Laura, se disputaient à qui la première lui serrerait la main, et tandis que leurs joues ruisselaient de larmes, la conjuraient de tenir bon, de ne pas pleurer.

Mais elle était si émue, si hors d'elle, que je fus obligé de la leur enlever et de la porter jusqu'au seuil de la pièce. Là, je la remis aux soins de Marian, de cette Marian qui ne nous avait jamais manquée jusqu'alors, et dont le courageux sang-froid ne nous manqua pas davantage ce jour-là. Resté seul à la porte, et après avoir remercié toutes les personnes

présentes, au nom de Laura et au mien, je les invitai à me suivre dans le cimetière, où elles verraient, de leurs yeux, disparaître l'inscription menteuse.

Elles quittèrent toutes le château, et allèrent se joindre à la foule des villageois réunis autour du tombeau, près duquel nous attendait l'ouvrier sculpteur. Ce fut au milieu d'un silence profond que le premier choc de l'outil d'acier retentit sur le marbre. On n'entendit pas une voix, et personne ne bougea jusqu'à ce que ces trois mots : " Laura, lady Glyde " eussent complètement disparu.

Il y eut alors, parmi la foule, un grand soupir de soulagement, comme si elle comprenait qu'à ce moment-là même tombaient les derniers anneaux de la chaîne rivée autour de Laura. L'assemblée, ceci fait, se dispersa lentement. Il fallut ensuite presque toute la journée pour effacer tout le reste de l'építaphe. A sa place, ultérieurement, on n'a gravé qu'une ligne, " Anne Catherick, 25 juillet 1850.

Je revins à Limmeridge-House, le même soir, assez tôt pour prendre congé de M. Kyrle. Lui, son clerc et le cocher John Owen s'en retournaient à Londres par le train de nuit.

Après leur départ, un insolent message me fut remis de la part de M. Fairlie, qu'on avait emporté presque évanoui de la salle à manger, au moment où les clameurs des tenanciers avaient répondu à mon appel cordial. Son envoyé nous apportait " les meilleures félicitations de M. Fairlie, " et venait s'informer, de sa part, si " nous avions le projet de faire halte au château. "

Je lui répondis verbalement que l'unique objet en vue duquel j'avais franchi le seuil du château se trouvait maintenant accompli ; que je n'avais le projet de faire halte chez personne, si ce n'est chez moi ; et que M. Fairlie n'avait nullement à craindre de nous revoir jamais ou de jamais entendre parler de nous.

Nous retournâmes passer la nuit chez

nos amis de la ferme ; et le lendemain matin, — escortés jusqu'à la station, avec le plus chaleureux enthousiasme, par le village entier et par tous les fermiers des environs, — nous nous en revînmes à Londres.

Tandis que les collines du Cumberland s'effaçaient à nos yeux dans l'éloignement, je songeais aux circonstances décourageantes qui avaient marqué le début de cette longue lutte, maintenant achevée. Il était étrange, en revenant sur le passé, de voir que cette même pauvreté qui nous avait isolés de toute assistance, était indirectement devenu la cause de notre triomphe, en m'obligeant à faire moi-même ce qu'exigeaient les circonstances.

Si nous eussions été assez riches pour trouver appui chez les gens de loi, quel eût donc été le résultat ? Le gain du procès, (ainsi que M. Kyrle me l'avait démontré lui-même), aurait été plus que douteux ; la perte, — si l'on en jugeait simplement d'après le cours que les événements avaient suivi, — la perte était assurée.

Jamais la procédure légale ne m'eût procuré mon entrevue avec mistress Catherick. Jamais elle n'eût découvert en Pesca l'instrument indispensable pour arracher au comte ses aveux décisifs.

II

A la chaîne des événements, il faut encore ajouter deux anneaux pour qu'elle embrasse ce long récit dans toutes ses parties essentielles.

Tandis que, délivrés tout nouvellement de notre long esclavage, nous n'étions pas faits encore à la liberté qui venait de nous être rendue, l'ami qui, le premier, m'avait employé comme graveur sur bois, m'envoya chercher pour me donner une nouvelle preuve de l'intérêt qu'il prenait à mon bien-être.

Ses patrons lui demandaient d'aller à Paris, pour y examiner en leur nom une découverte récemment faite en France, tou-

chant certains procédés pratiques de son art, découverte sur le mérite de laquelle ils désiraient être complètement édifiés. Les travaux dans lesquels il était engagé ne lui laissaient pas le loisir nécessaire à cette mission, et il avait eu la bonté de me désigner comme pouvant la remplir à sa place.

Je ne devais pas hésiter à me prévaloir de cette offre tout obligeante; car si je remplissais mon mandat aussi bien qu'il m'était permis de l'espérer, il en devait résulter pour moi un engagement permanent auprès du journal illustré, dont jusqu'alors je n'avais été le collaborateur qu'à titre indirect et précaire.

Je reçus mes instructions, et fis mes malles dès le lendemain. En laissant Laura, une fois encore (mais combien les circonstances étaient changées !) sous la protection de notre chère sœur, une considération sérieuse me revint à l'esprit, qui avait déjà, plus d'une fois, préoccupé ma femme aussi bien que moi, savoir ce que serait désormais l'avenir de Marian.

Avions-nous aucun droit d'accepter, dans notre égoïste attachement, le sacrifice absolu de cette généreuse existence ? N'était-ce pas notre devoir et en même temps la meilleure manière de lui témoigner notre reconnaissance, que de nous oublier désormais pour ne plus penser qu'à elle ?

Sur le point de me mettre en route, je voulus lui faire part de cette pensée, dans un moment où nous étions seuls. Mais elle prit ma main, et dès les premiers mots m'imposa silence.

— Après tout ce que nous avons souffert ensemble, à nous trois, me dit-elle, il ne peut y avoir entre nous qu'une séparation, la dernière de toutes. Mon cœur et mon bonheur, Walter, sont avec Laura et vous. Attendez qu'il y ait, d'ici à peu, des voix d'enfants autour de votre foyer. Je leur apprendrai à plaider ma cause dans le seul langage qu'ils puissent parler,

et la première leçon qu'ils réciteront à leur père et mère sera celle-ci : — " Nous ne pouvons nous passer de notre tante ! "

* * *

Je ne fis pas seul le voyage de Paris. A la dernière heure, Pesca résolut soudainement de m'accompagner. Depuis sa soirée de l'Opéra, il n'avait pu recouvrer sa sérénité habituelle, et voulait essayer, pour se ranimer un peu, d'une semaine de distractions.

Je remplis la mission qui m'était confiée, et j'avais terminé le rapport dont j'étais chargé, quatre jours après notre arrivée à Paris. Je m'arrangeai pour consacrer le cinquième jour à parcourir la ville, et à me distraire avec Pesca.

Notre hôtel s'était trouvé trop rempli pour qu'on pût nous loger de plain-pied. Ma chambre était au second, et celle de Pesca, justement au-dessus, au troisième étage. J'y montai, le cinquième jour, de bonne heure, pour savoir si le professeur était prêt à partir. Comme j'arrivais sur le palier, je vis sa porte s'ouvrir en dedans; une main allongée, délicate et nerveuse (ce n'était pas, à coup sûr, celle de mon ami) la tenait entre-baillée.

J'entendis en même temps la voix de Pesca, vibrante d'émotion, prononcer tout pas ces mots, dans son langage natal : — Je me souviens du nom, mais je ne connais pas l'homme... Vous l'avez vu à l'Opéra; il était si changé qu'il n'y avait pas moyen de le reconnaître... J'acheminerais le rapport... au besoin, je ferai plus... — Faire plus serait inutile, répondit une autre voix.

La porte s'ouvrit alors, toute grande, et l'homme aux cheveux blonds, l'homme à la joue balafmée, — l'homme que j'avais vu, quelques jours avant, suivre en cabriolet le comte Fosco, cet homme sortit de la chambre. Comme je m'écartais pour le laisser passer, il me salua; — son visage était d'une pâleur effrayante, et en des-

pendant, il s'appuyait fortement à la rampe de l'escalier.

Je poussai la porte, et j'entrai chez Pesca. Il était roulé sur lui-même, de la plus étrange façon, dans un coin du sofa. Comme je m'approchais, il sembla se rapetisser encore : on eût dit qu'il voulait m'éviter.

— Est-ce que je vous dérange ? lui demandai-je. Je ne savais pas que vous aviez un ami chez vous, et ne m'en suis douté qu'en le voyant sortir.

— Ce n'est pas un ami, répondit Pesca fort ému. Je l'ai vu aujourd'hui pour la première et dernière fois.

— Je crains qu'il ne vous ait apporté de mauvaises nouvelles.

— D'horribles nouvelles, mon bon Walter !... Retournons à Londres... Je ne veux plus rester ici... Je regrette sincèrement d'y être venu. Les infortunes de ma jeunesse pèsent sur moi d'un poids bien lourd, dit-il en tournant son visage du côté de la muraille. C'est un rude fardeau pour mon âge mûr... Je m'efforce de les oublier; mais elles ne m'oublient pas, elles !

Je ne crois pas, répliquai-je, que nous puissions partir avant ce soir. Vous viendrait-il, d'ici-là, de m'accompagner dans mes courses ?

— Non, mon ami; j'attendrai ici. Mais partons aujourd'hui !... Partons, je vous le demande en grâce...

Je le quittai en l'assurant que nous sortirions de Paris dans la soirée. Nous étions convenus, la veille, de monter aux tours Notre-Dame, et d'y relire certains chapitres du beau roman de Victor Hugo. Rien, dans la capitale de la France, ne m'inspirait une curiosité plus vive; — et je m'acheminai seul vers la vieille cathédrale.

En arrivant, par les quais du côté de Notre-Dame, je passai naturellement devant la Morgue, ce terrible charnier de Paris. Il y avait grande foule et grand tumulte autour de la porte. La curiosité

populaire et cette soif d'horreurs qui est l'apanage des classes inférieures, trouvaient évidemment de quoi se satisfaire à l'intérieur du sinistre édifice.

J'aurais passé mon chemin, si mon oreille n'avait saisi au vol quelques mots échangés entre deux hommes et une femme qui causaient à la limite extérieure du groupe tumultueux. Ils sortaient à peine de la Morgue, et la description qu'ils faisaient du cadavre qu'ils venaient de voir, saisit vivement mon imagination.

Cela devait être, car il s'agissait d'un homme " taillé dans des dimensions colossales, et portant à son bras gauche une marque bizarre ".

Dès que ces paroles m'arrivèrent, je fis halte, et pris ma place parmi les gens qui se pressaient pour entrer. Un vague et obscur pressentiment de la vérité m'avait traversé l'esprit au moment où j'entendais vibrer, à travers la porte ouverte, la voix de Pesca, et lorsque j'avais vu le visage de l'étranger qui, sur l'escalier de l'hôtel, passait en s'inclinant devant moi.

Maintenant, la vérité elle-même m'était révélée; — révélée par ces paroles que les hasards avait fait arriver à mes oreilles. Ainsi donc une autre vengeance que la mienne avait suivi cet homme prédestiné depuis sa stalle au théâtre jusqu'à la porte de sa maison, et depuis cette porte jusqu'au refuge qu'il était venu chercher à Paris. Une autre vengeance que la mienne lui avait demandé compte de ses méfaits, et lui en avait infligé le mortel châtement.

Le moment même où je l'avais désigné à Pesca, dans le parterre du théâtre, de manière à être entendu par cet étranger qui, placé à côté de nous, l'examinait comme nous, — ce moment avait scellé sa condamnation. Je me rappelai le combat qui se livrait dans mon cœur, alors que nous étions face à face, — la peine que j'avais eue à souffrir qu'il m'échappât, — et ce souvenir me fit frissonner.

Lentement, pouce par pouce, j'avancais,

porté par la foule, me rapprochant peu à peu de cette cloison de verre qui, à la Morgue, sépare les vivants et les morts ; — et je finis, arrivé derrière le premier rang des spectateurs, par avoir sous les yeux l'affreux tableau dont ils se repaissaient.

Il était là, désavoué par tous, inconnu de tous ; exposé à la curiosité frivole d'une populace française ! Ici était venue aboutir cette longue existence de talents dégradés et d'insouciance criminelle !

Dans ce repos sublime dont la mort enveloppait, son visage sculptural, aux larges contours, se montrait à nous empreint d'une telle majesté, que les Parisiennes qui caquetaient autour de moi s'écriaient en cœur, de leurs voix aiguës, en levant les mains d'admiration : — " Ah ! le bel homme ! Mon Dieu, le bel homme ! . . . "

Une seule blessure l'avait tué ; c'était un coup de couteau ou de poignard dont l'étroite plaie se voyait à peine au-dessus du cœur. Le cadavre ne portait aucune autre trace de violence, si ce n'est pourtant au bras gauche ; et là, justement à l'endroit où j'avais vu marqué le bras de Pesca, deux fortes entailles dessinant assez nettement la lettre T, avaient absolument effacé le symbole de la société secrète.

Les vêtements du mort, accrochés au-dessus de lui montraient qu'il avait eu conscience de son danger ; — ils étaient choisis de manière à le déguiser en ouvrier parisien. Pendant quelques secondes encore, mais non plus longtemps, je me courtraignis à contempler ce spectacle, à travers la cloison transparente. Mais je n'en dirai pas davantage ; car c'est là tout ce que je vis.

* * *

Le peu de renseignements relatifs à cette mort, que j'ai pu me procurer dans la suite, (quelques-uns de Pesca, quelques autres puisés à différentes sources) doi-

vent être résumés ici pour en finir avec ce triste sujet.

Le corps de Fosco avait été retiré de la Seine, encore enveloppé du déguisement dont j'ai parlé ; rien ne fut trouvé sur lui qui révélât ou son nom, ou son rang, ou l'endroit qu'il habitait. La main qui l'avait frappé ne fut jamais connue, et les circonstances dans lesquelles il avait péri sont encore ignorées. Je laisse aux autres le soin de tirer leurs conclusions, comme j'ai tiré les miennes, par rapport à ce mystérieux assassinat.

Lorsque j'aurai dit que l'étranger à la cicatrice était un membre de la Fraternité (reçu en Italie après l'expatriation de Pesca) ; quand j'aurai ajouté que les deux entailles dessinant un T sur le bras gauche du cadavre, formaient l'initiale du mot italien : " Traditore ", et attestaient ainsi que la Fraternité avait fait justice d'un " traître ", j'aurai pour autant que je le puisse, contribué à jeter quelques lumières sur le trépas mystérieux du comte Fosco.

Le lendemain du jour où il m'avait été donné de le voir, le cadavre fut reconnu, par suite d'une lettre anonyme adressée à la veuve du comte. Il fut enterré par les soins de madame Fosco dans le cimetière du Père-Lachaise.

Jusqu'à présent, des guirlandes funéraires que la comtesse renouvelle de ses mains, décorent fidèlement les grillages de bronze qui entourent le tombeau. Elle vit à Versailles dans l'isolement le plus complet.

Il n'y a pas longtemps qu'elle publiait une biographie de son défunt époux. Ce livre n'éclaircit en rien l'histoire de sa vie, et ne dit pas même quel vrai nom il avait le droit de porter. Ce n'est qu'un long panégyrique, consacré à l'éloge de ses vertus privées, de ses talents hors ligne, et à l'énumération des honneurs qui lui avaient été conférés.

Les circonstances de sa mort y sont très-brièvement relatées et se résument,

à la première page, par cette phrase pompeuse : — " Sa vie a été une longue affirmation du droit aristocratique et des principes sacrés de l'ordre social ; — il a péri, martyr de sa cause ".

III

Après mon retour de Paris, l'été, l'automne passèrent dans amener aucun changement qui mérite d'être mentionné ici. Nous vivions si simplement, nous étions heureux à si peu de frais que le salaire de mon travail, dont rien ne me dérangeait plus, suffisait à tous nos besoins.

Au mois de février de la nouvelle année, notre premier enfant vint au monde ; — c'était un fils. Ma mère, ma sœur et mistress Vesey furent nos convives au petit repas de baptême, et mistress Clements était venue, en cette occasion, prêter assistance à ma femme. Marian fut la marraine de notre garçon ; Pesca et M. Gilmore (ce dernier par procuration) furent ses parrains.

Je puis ajouter ici que, lorsque M. Gilmore nous revint, un peu plus tard, il voulut bien, à ma requête, se prêter au dessein dans lequel j'ai réuni ces pages, et rédiger la Relation qu'on a trouvée, sous son nom, dans la première partie du récit : c'est ainsi que, reçue la dernière, elle n'en a pas moins, en vertu des exigences chronologiques, pris sa place avant beaucoup d'autres que j'avais déjà rassemblés.

Le seul événement de notre triple existence qu'il me reste maintenant à raconter, eut lieu quand notre petit Walter vint d'entrer dans son septième mois. A cette époque, je fus envoyé en Irlande pour y esquisser certains sites compris parmi les " illustrations " futures du journal auquel j'étais attaché.

Absent pour près d'une quinzaine, je correspondis régulièrement avec ma femme et Marian, sauf dans les trois jours qui précédèrent mon retour, et où l'indéci-

sion de mes allées et venues ne m'avait pas permis de recevoir leurs lettres. J'achevai de nuit le voyage qui me ramenait à elles ; et lorsque j'arrivai chez moi, de grand matin, j'eus la surprise très-complète de n'y trouver personne pour me recevoir.

Laura, Marian et l'enfant étaient partis de la veille.

Un billet, écrit par ma femme, et qui me fut remis par le domestique, ne fit qu'augmenter mon étonnement, en m'apprenant que tout ce monde était parti pour Limmeridge-House. Marian avait interdit absolument qu'on me donnât, par lettres, les moindres explications ; j'étais prié de les suivre, aussitôt que j'arriverais ; — un éclaircissement complet m'attendait à mon arrivée dans le Cumberland ; — et d'ici là, il m'était interdit de concevoir la moindre inquiétude.

Le billet n'en disait pas plus long.

Il était encore d'assez bonne heure pour prendre le train du matin. J'arrivai à Limmeridge-House dans l'après-midi.

Ma femme et Marian étaient toutes deux en haut. Elles s'étaient établies (sans doute pour augmenter encore ma surprise), dans la petite chambre qui m'avait, jadis, été assignée pour atelier, lorsque je travaillais aux dessins de M. Fairlie. Sur la chaise même qui me servait habituellement, Marian était maintenant assise, et sur ses genoux, l'enfant tétait assidûment son hochet de corail, — tandis que Laura, debout auprès de cette table à dessin que je me rappelais si bien, tenait ouvert sous sa main le petit album qu'autrefois j'avais rempli pour elle.

— Au nom du ciel ! demandai-je, qui a pu vous donner l'idée de venir ici ! M. Fairlie, au moins, en est-il informé ? . . .

Marian arrêta la question sur mes lèvres, en m'apprenant que M. Fairlie était mort. Subitement atteint de paralysie, on n'avait pu lui faire reprendre connaissance. M. Kyrle les avait avisées de son décès, et leur avait recommandé de se

rendre immédiatement à Limmeridge-House.

Le vague pressentiment de quelque grande métamorphose commençait à poindre dans mon esprit. Laura prit la parole, avant que j'eusse tout à fait débrouillé mes idées à ce sujet. Elle se glissa auprès de moi pour jouir de la surprise qu'exprimait encore ma physionomie.

— Mon bien-aimé Walter, dit-elle, avons-nous réellement à nous excuser d'être si témérairement venues ici. Alors, mon ami, je crains bien d'être obligée, contre toutes nos règles, à faire allusion au passé.

— Vous n'êtes nullement obligée à rien de pareil, dit Marian. Nous nous expliquerons tout aussi clairement, et d'une manière beaucoup plus intéressante, en nous reportant vers l'avenir. Elle quitta sa chaise, et soulevant l'enfant qui se démenait en gazouillant dans ses bras : — Savez-vous, Walter, qui est ce jeune homme ? me demanda-t-elle, les yeux débordant de larmes ; mais c'étaient des larmes de joie.

— Mon étourdissement lui-même a ses limites, lui répondis-je, et je crois pouvoir garantir que je reconnais mon petit bonhomme.

Petit bonhomme ! s'écria-t-elle avec un retour de son ancienne gaieté. Osez-vous bien traiter si familièrement un des membres de l'aristocratie anglaise ? et savez-vous quand j'offre à vos regards cet illustre "baby", en présence de qui vous êtes ? Évidemment non ! laissez-moi donc présenter l'un à l'autre deux éminents personnages : M. Walter Hartright... l'héritier de Limmeridge !...

Ce fut ainsi qu'elle parla. J'ai tout dit en écrivant ces derniers mots. La plume trembla dans ma main. Le long et heureux travail de tant de mois est maintenant terminé ! Marian a été l'ange tutélaire de nos deux existences. — A Marian, un jour, de parachever notre histoire !

FIN DE LA FEMME EN BLANC.

AIMEZ-VOUS LE PUDDING

Certain capitaine d'un navire américain était fort friand de pudding. Toutes les fois qu'il en faisait faire un, il ordonnait de mettre tous les raisins dans l'un des bouts et de placer le pudding sur la table, de manière à ce que le bout se trouvât devant lui. Il commençait par se servir, puis passait le plat à son lieutenant.

Ce dernier, après que la chose se fut répétée plusieurs fois, suborna le maître d'hôtel qui plaça le bout aux raisins devant lui. Le capitaine, rien qu'en voyant le pudding, devina ce qui se passait. Prenant le plat, et le faisant tourner dans ses mains comme pour en examiner la porcelaine :

— Ce plat, dit-il, m'a coûté trois francs à Liverpool, puis il le reposa sur la table de manière à avoir les raisins de son côté.

— Est-ce possible ? fit le lieutenant, prenant le plat à son tour et le tournant et retournant plusieurs fois. Je n'aurais pas cru qu'il valût plus que vingt-cinq sous, et il posa le plat, les raisins en face de lui.

Le capitaine regarda le lieutenant, le lieutenant regarda le capitaine. Tous deux se mirent à rire. Cette fois l'on coupa le pudding en long et, depuis, le maître coq eut l'ordre de mettre des raisins également des deux côtés.

CHINOISERIE DE L'ORTHOGRAPHE

Voici quelques-unes de ces bizarreries qui causent tant d'embarras aux étrangers qui veulent se familiariser avec la langue française :

Les poules du couvent couvent.
Mes fils ont cassé mes fils.
Il est de l'Est.

Cet homme est fier, peut-on s'y fier ?

Nous éditions de belles éditions.

Nous relations ces relations intéressantes.

Nous acceptions ces divers acceptions. Nous inspections les inspections elles-mêmes.

Nous exceptions ces exceptions.

Je suis content qu'ils content cette histoire.

Il convient qu'ils convient leurs amis. Ils ont un caractère violent ; ils violent leurs promesses.

Ils expédient leurs lettres ; c'est un bon expédient.

Nos intentions sont que nous intentions ce procès.

Ils négligent leurs devoirs ; je suis moins négligent.

Ils résident à Paris chez le résident d'une colonie étrangère.

Les cuisiniers excellent à faire ce met excellent.

Les poissons affluent à un affluent, etc. (*Journal des Connaissances utiles*)

UN BIENFAIT POUR LE BEAU SEXE



Poitrine parfaite par les Poudres Orientales, les seules qui assurent en trois mois et sans nuire à la santé, le développement des formes chez la femme, et guérissent radicalement

LA CONSOMPTION
DYSPEPSIE...
ANEMIE...
ET LES FAIBLESSES
D'ESTOMAC.

* SANTE ET BEAUTE *

UNE BOITE, AVEC NOTICE, \$ 1.00
SIX BOITES, " " 5.00

EN VENTE DANS TOUTES LES PHARMACIES DE PREMIERE CLASSE

DEPOT GENERAL POUR LA PUISSANCE :

L. A. BERNARD

1882 rue Ste-Catherine, Montreal

Consulter

Le Medecin

N'est pas toujours plaisant, surtout pour la femme qui souffre des affections qui lui sont particulières. Par modestie elle préférera souffrir en silence plutôt que de révéler la nature de son mal. A celle-là nous disons : Il y a un remède connu sous le nom de

Pilules Rouges du Dr Coderre Pour Femmes Pales et Faibles

Qu'on peut obtenir chez aucun droguiste. Lorsque vous ressentez ces traçassantes douleurs de dos, que vos forces s'en vont, que votre teint devient pâle et jaune, vos yeux sans éclat, ce qui accompagne généralement ce genre de maladie, vous devriez de suite vous prévaloir de ce remède qui a maintenant fait ses preuves.

Si ces pilules ne procurent pas une guérison complète, écrivez-nous. Votre lettre sera référée à notre spécialiste français pour les maladies de la femme, qui répondra à toutes les questions en donnant gratuitement les indications nécessaires sur le traitement à suivre.

Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont en vente partout : 50c la boîte, 6 boîtes pour \$2.50, envoyées franco sur réception du prix. ADRESSEZ :

Cie Chimique Franco-Américaine
Dépt. Médical, B. P. 2,306, Montréal.

LA REVUE CANADIENNE

PARAISANT LE 1^{er} DE CHAQUE MOIS

PAR LIVRAISON DE 64 PAGES.

Chaque livraison est illustrée de nombreuses et belles gravures.

La REVUE CANADIENNE embrasse dans son programme toutes les manifestations de notre littérature nationale dans le domaine de la religion, de la philosophie, de l'histoire, de la littérature et des beaux-arts. A côté d'articles sérieux elle publie des romans et des nouvelles toujours empreints d'une idée de haute morale. Une chronique très alerte tient au courant des événements remarquables dans la politique, l'histoire, le mouvement social du Canada et des autres pays. La REVUE CANADIENNE est par excellence la revue de la famille. Ajoutons que par le charme des gravures dont chacune de ses livraisons est ornée elle constitue en même temps qu'un plaisir pour l'esprit une récréation pour les yeux, inspirant en même temps l'amour du bien et du beau.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour le Canada et les Etats-Unis : **\$2.00** PAR ANNEE.

Tous les abonnements commencent avec le numéro de Janvier de chaque année.

DEMANDEZ UN NUMÉRO SPÉCIMEN.

C. O. BEAUCHEMIN & FILS

Éditeurs de la REVUE CANADIENNE.

LIBRAIRIE C. O. BEAUCHEMIN & FILS

256 et 258 Rue Saint-Paul, Montréal.

LIVRES POPULAIRES

ET

OUVRAGES DIVERS.

On peut aussi trouver ces ouvrages chez les Libraires et dans les Dépôts de journaux du Canada et des Etats-Unis.

Méthode pour réciter le saint Rosaire.....	0 03
Méthode pour réciter le saint Rosaire, avec gravures.....	0 06
Petit mois de saint Joseph.....	0 05
Petit mois du sacré Cœur de Jésus.....	0 05
Le Petit Catéchisme de Québec, non illustré.....	0 05
Le Petit Catéchisme de Québec, illustré de 37 gravures.....	0 10
Tableau-Catéchisme, contenant la doctrine et la morale chrétienne EN IMAGES, composé par le R. P. Lacombe, O.M.I., missionnaire, pour l'instruction des sauvages, des enfants et des personnes ne sachant pas lire. Ce beau tableau mesuré 24 pouces sur 36. Il est imprimé en couleurs sur beau papier fort. Le texte explicatif est en français et en anglais.....	0 25
N.B.—A cause de son format le <i>Tableau-Catéchisme</i> ne peut être expédié par la poste, que plié. Pour les Etats-Unis il est sujet aux droits de douane sur les gravures.	
Cantiques des Missions ou Recueil de prières et de cantiques, relié.....	0 30
Bible illustrée (petite), ou récits tirés de l'Ancien et du Nouveau Testament, par Mgr Bourquard, orné de 140 gravures, cartonné.....	0 45
Miroir (le) des âmes, ou exposition des différents états des âmes par rapport à Dieu, conformément à la réalité ou aux idées allégoriques de la foi, à l'usage de tous ceux qui désirent leur salut ou qui veulent contribuer à celui des autres, avec gravures, relié.....	0 60

LIBRAIRIE C. O. BEAUCHEMIN & FILS

La Forêt de Bondy, roman.....	0 25
Histoire de Montferand. Edition sans portrait.....	0 25
Manuel de phrases françaises et anglaises, pour apprendre la conversation anglaise.....	0 25
Nos hommes forts, par A. N. Montpetit.....	0 25
Paul et Virginie, par Bernardin de Saint-Pierre.....	0 25
Répertoire Vérande, chansons comiques, avec musique.....	0 25
Secrétaire universel, (le), contenant des lettres de bonne année et de fêtes, de compliments, de condoléance, de félicitation, de remerciement, de reproche, d'excuse, de recommandation, de demande, de conseil, d'affaires et de commerce, lettres d'amitié et de mariage, avec des instructions sur chaque sorte de lettres; la correspondance avec le gouvernement, des formules d'actes sous seing privé, avec des instructions sur ces actes, etc., etc.....	0 25
Le Siège de la Rochelle, ou le malheur et la conscience, par M ^{me} de Genlis.....	0 25
Vie de Napoléon Ier, ou entretiens de Maître Pierre sur l'histoire du grand Empereur, recueillis par Marco de Saint-Hilaire. 288 pages.....	0 25
Vies brisées, roman, par Jules Mary.....	0 25
Monsieur Barnes de New-York, par A. C. Gunther.....	0 15
Vaillante, par Jacques Vincent.....	0 15
La Neuvaine de Colette, par Jeanne Schultz.....	0 15
Aurette, par Henry Gréville.....	0 15
Jean de Kerdren, par Jeanne Schult.....	0 15
Une Folie, par Jeanne Mairet.....	0 15
Disparu, par Albert Delpit.....	0 15
L'Assassin, par J. Lermina.....	0 15
Une Rencontre, par Louis Fréchette.....	0 15
La Péau du Lion, par Ch. de Bernard.....	0 15
Le Secret de l'abbé Césaire, par L. de Tinseau.....	0 15
L'Ombra, par A. Gennevraye.....	0 15
Mademoiselle de la Seiglière, par Jules Sandeau.....	0 15
Le Million du Père Raclot, par E. Michebourg.....	0 15
Le Roman d'un jeune homme pauvre, par Octave Feuillet.....	0 15
Le Pêché de Madeleine, par Mme Caro, suivi de le Chant du Cygne, par G. Ohnet.....	0 15
La Chambre des Ombres, par Marin de Livonnière.....	0 15
Un Crime mystérieux, par Bochet.....	0 15
La Femme de mon fils, par D'Arthey.....	0 15
Ma Belle-Mère, roman.....	0 15
Marie ou la Corbeille de fleurs, par Schmid.....	0 10
Geneviève de Erabant, par Schmid.....	0 10
Lea, comtesse de Toggenbourg, par Schmid.....	0 10

LIVRES POPULAIRES ET OUVRAGES DIVERS

Le Jeune Henri, suivi de la Colombe, par Schmid.....	0 10
Agnès, ou la petite joueuse de luth, par Schmid.....	0 10
Fernando, histoire d'un jeune Espagnol, par Schmid.....	0 10
Eustache, épisode des premiers temps du christianisme, par Schmid.....	0 10
L'Ami des Salons, par Mlle L. Nitouche. Questions et réponses.—Langages des amoureux.—Emblèmes des couleurs.—Physiologie des tempéraments.—A propos de politesse.—Amusements des salons.—Pour rire, etc., etc.....	0 10
Véritable Guide des jeunes Amoureux: Lettres, compliments, conversations, poésies, etc.....	0 10
La Science du vieux Diseur d'horoscopes.....	0 10
Le Roman d'un crime, par Etienne Marcel.....	0 10
La Vengeance du Fiancé, par Jules Mary.....	0 10
Le Roman d'une jeune fille pauvre, par Elisa Gay.....	0 10
L'Almanach du Peuple illustré. Renseignements utiles.—Recettes.—Histoires récréatives, etc.....	0 05
Syllabaire des Ecoles Chrétiennes.....	0 05
La seule et vraie Clef des songes, par un vieux rêveur.....	0 05
Conte des Fées, par Perrault: Le Petit-Poucet.—La Barbe-Bleue.—Cendrillon.—Le chat-botté.—Le petit Chaperon rouge.—Peau-d'âne.—La Belle au bois dormant, etc.....	0 05
Conte des Fées, par Mme d'Aulnoy: La Belle aux cheveux d'or.—L'Oiseau bleu.—La chatte blanche.....	0 05
Conte des Fées, par Mme Leprince de Beaumont: La Belle et la bête.—Le prince chéri.—Les princes Fatal et Fortuné.—Le prince charmant.—Aurore et Aimée, etc.....	0 05
Aladin ou la lampe merveilleuse.....	0 05
Histoire du Juif-Errant, suivie de la Complainte du Juif-Errant.....	0 05
Histoire d'Ali-Baba et des quarante voleurs exterminés par un esclave, suivie de l'histoire du Petit Bossu et d'autres contes.....	0 05
Geneviève de Brabant.....	0 05
L'histoire de Jean de Calais.....	0 04

NOUVELLE-EDITION:

TABLEAU-CATÉCHISME

composé par le R. R. LACOMBE, missionnaire

ET DESTINÉ A ENSEIGNER LA RELIGION

aux sauvages, aux jeunes enfants et aux personnes ne sachant pas lire.

Beau tableau de 24 x 36 pouces, imprimé en couleurs.

Texte explicatif en français et en anglais.

PRIX 25 CTS.